Dana Hilliot

Alpestres

Collection L'Orpailleur Livres numériques

Dana Hilliot

Alpestres

L'Orpailleur
az'art atelier éditions

DU MÊME AUTEUR

Un Débarras, Éditions L'Orpailleur, 2014.

Alpestres, Éditions L'Orpailleur, 2016.

Sauver sa peau, Éditions L'Orpailleur, 2016.

L'Émancipation des domestiques, 1ère édition : la P'tite Hélène, 2018, réédition Outsiderland 2024.

Moldanau, outsiderland 2023.

Perturbations sur les Hauts-Plateaux, Outsiderland 2023.

Nous vivions comme si la fin du monde était imminente, Outsiderland 2024.

ESSAIS :

Vivre Ici. Chroniques de l'arrière-pays, Outsiderland 2016.

La Rivalité des Méthodes, Outsiderland 2012.

Licence Creative Commons :
CC BY-NC-SA 4.0 Deed (Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International)
danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

danahilliot@outsiderland.com

http://outsiderland.com/danahilliot

«But oh, Janet, no sorrow is so bad as that which quite goes by. »

Malcolm Lowry, *Ultramarine*

L'ÉTÉ 1988

L'autre jour, au cours d'un repas de famille, nous discutions mon frère et moi avec un groupe d'invités, venus tout exprès pour fêter l'anniversaire de notre mère. Tout le monde buvait sec et l'assemblée comptait de sacrés causeurs, des raconteurs d'histoire comme on n'en rencontre aujourd'hui que trop rarement. Il y avait là un comédien, qui s'était illustré notamment dans une série télévisée populaire, mais aussi au festival d'Avignon, un contrôleur d'exploitations dédiées à l'élevage ovin, qui avait bien connu autrefois les montagnes au pied desquelles je vis aujourd'hui, et sa compagne, assistante sociale dans les Ardennes, ainsi qu'une moniale de la Compagnie des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, qui nous écoutait avec une vive curiosité et faisait preuve, quand elle intervenait l'air de rien dans les conversations, d'une acuité remarquable, une professeur de lettre officiant dans un lycée français en Autriche, qui s'apprêtait à traverser l'océan Atlantique pour rejoindre son mari, un homme d'affaires, à New-York, et quelques anciens somnolant, qu'on n'entendait guère. Comme il arrive, l'alcool aidant, à ceux qui ont des histoires à raconter, le comédien s'était lancé avec verve dans le récit des aventures qu'il avait vécues dans ses jeunes années, comment par exemple il avait été capable de traverser par amour une partie de l'Europe, rencontrant sur le chemin d'autres femmes que celle pour laquelle il avait entrepris ce périple, faisant halte à Hambourg alors qu'il était censé se rendre à Oslo, ou bien passant deux jours à Prague avec une inconnue, alors qu'il avait une amie à retrouver à Klagenfurt. Et d'autres histoires dans ce genre. L'entendre m'a délié la langue et ravivé la mémoire et je me suis mis à raconter à mon tour, comment j'avais quitté le domicile conjugal à cause d'une fille rencontrée en Espagne à Santander, comment j'avais alors été contraint de faire la manche pour survivre, et de là, d'autres souvenirs sont revenus, c'était toujours à cause d'une fille n'est-ce pas, tel était le thème de notre grand déballage, et j'ai enchaîné avec d'autres histoires, je me suis rappelé cette fille pour laquelle j'avais tout quitté, encore une fois, une déception amoureuse dont les conséquences me revenaient au fur et à mesure, des scènes étonnantes et parfaitement oubliées s'imposant à mon esprit, et notamment celle où je me revoyais au volant d'une fourgonnette, dans les Alpes, une fourgonnette que j'avais volée, ou plutôt empruntée, mais déjà, le comédien, sous un prétexte quelconque, il allait chercher du vin ou je ne sais quoi, s'était éclipsé, et mon frère avait engagé la conversation avec une voisine, si bien que je me retrouvais soudainement tout seul avec personne à qui raconter. J'étais au volant d'une fourgonnette, une fourgonnette blanche, quelque part au-dessus de Moûtiers, au cœur de l'été 1988.

30 JUILLET 1988

À la fin donc, je conduirai une automobile, une automobile qui ne m'appartient pas, son propriétaire n'est pas au courant et d'ailleurs, sur le petit mot que je lui ai laissé, que j'ai déposé avec délicatesse entre le drap de lit et l'oreiller, une feuille arrachée à mon carnet de route, pliée en deux, afin que, dans l'après-midi peut-être, ou le lendemain, la maîtresse de maison la trouve et en lise le contenu, j'ai écrit : « Désolé d'avoir emprunté la voiture », je n'ai pas écrit : « Désolé pour le vol de ta voiture », ou bien ai-je écrit plutôt : « Merci pour l'accueil, bonne chance pour la suite, NB : j'espère que tu as trouvé la voiture garée sur le trottoir à deux pas du portail d'entrée des Établissements RTP-Roger. » ?, non, en aucune façon je n'ai écrit : « Désolé pour le vol de ta voiture », à aucun moment d'ailleurs, pour autant que je m'en souvienne, l'idée de voler « vraiment » sa voiture ne m'a traversé l'esprit, il me fallait juste un véhicule pour fuir cette baraque perdue sur le flanc de la montagne, je ne l'ai empruntée qu'à peine une demi-heure, le temps nécessaire pour quitter cet endroit, disposer entre lui et moi une distance raisonnable, descendre ce versant de la montagne par la route empierrée, étroite, tout en lacets, jusqu'aux abords de la ville, une petite ville, à l'entrée de la vallée, après quoi je déposerai l'auto, une fourgonnette blanche, ça me revient maintenant, elle était blanche, pas très loin de l'entreprise de travaux publics et privés, les Établissements RTP-Roger, l'entreprise dans laquelle il travaillait, je laisserai la clé au-dessus de la roue arrière droite, et puis j'irai à pied par les rues de la petite ville, jusqu'à la gare, aussi vite que possible, et je prendrai le premier train disponible pour quitter cette ville, cette vallée, cette pauvre maison juchée sur les pentes de la montagne, une bâtisse de briques nues qu'il n'avait pas fini de restaurer, et, la joue collée à la vitre du wagon, je regarderai encore au dehors, comme s'il allait surgir au bord de la voie ferrée, me montrer du doigt, m'accuser, voire pire, Albertville, Frontenex, Saint-Pierre d'Albigny, je respire enfin, Aiguebelle, Saint-Jean-de-Maurienne, est-ce que ça fait assez loin ?, Saint-Michel Valloire, je descendrai à Modane, de l'autre côté de la montagne, ainsi, entre lui et moi, s'élèvera un massif épais, un obstacle infranchissable fait de sommets, de cols et de glaciers, je descendrai à Modane, un sac lourd m'écrasant les épaules, et, en même temps, tellement plus léger, j'aurai une pensée pour lui, j'espérerai qu'il retrouve la fourgonnette là où je l'avais laissée, comprenez-moi, je ne lui veux aucun mal, qu'importe d'ailleurs que vous compreniez ou pas, j'ai laissé les clés au-dessus de la roue arrière droite, je suppose qu'il les a trouvées, ces clés, et qu'il a lu le petit mot glissé entre le drap de lit et l'oreiller, aujourd'hui encore, je suppose et j'espère, un quart de siècle après, je l'imagine sortant de l'entreprise de travaux publics et privés, les Établissements RTP-Roger, dégoulinant de sueur sous sa combinaison grise, les yeux brillants à la perspective de me retrouver à l'entrée du grand portail ouvert, m'attendant sur le trottoir, à côté de la fourgonnette blanche,

souriant déjà, s'épongeant le front du revers de la manche, j'imagine comment il attend, combien de temps il demeure debout sur le trottoir, ses collègues quittent un par un l'entreprise, ou bien en petit groupe, ils sortent du vestiaire, en habits de ville, traversent la cour et regagnent la rue, ils travaillent en ce moment sur le chantier d'un terrain de golf à Méribel, « en pleine montagne », il a dit, « ça devrait te plaire », il a dit, « j'ai parlé au patron, il va voir s'il y a une place pour toi, demain quand tu viendras me chercher, je te conduirai jusqu'à lui, si tu veux bien, c'est un brave homme, un peu rude, mais il n'est pas le patron pour rien, il ne laisse à personne d'autre que lui le soin de choisir ses hommes, en pleine montagne, un terrain de golf, tu apprendras à conduire un engin de terrassement, c'est pas compliqué tu verras », il doit repenser à sa proposition pendant qu'il m'attend sur le trottoir, je suis certain, un quart de siècle plus tard, qu'il avait effectivement parlé de mon cas au patron, peut-être avait-il une bonne nouvelle à m'annoncer, si je l'avais attendu à la sortie de l'entreprise, ma vie aurait pris un tour différent, j'aurais mis un terme à mes études, je ne serais jamais rentré chez moi, j'aurais creusé des terrassements dans la montagne, j'aurais conduit des engins montés sur chenilles sur des pentes abruptes, et j'en aurais sans doute été fier, au lieu de ça, au lieu de ça, je suis parti, j'ai abandonné la fourgonnette au bord de la route qui mène à l'entreprise, pas trop loin du portail, et je l'imagine aujourd'hui, un quart de siècle plus tard, je l'imagine lui : il fait les cent pas devant l'entreprise, un petit groupe de collègues s'arrête à sa hauteur : « Tu attends quelqu'un ? Ta caisse est en panne ? » Il répond « oui », puis « non ». Les collègues continuent de marcher sur le trottoir, puis, il y en a un qui se retourne, qui s'adresse à lui, qui montre du doigt la fourgonnette : « Ta caisse, elle est là ».

Ou bien : j'aurais pu m'enfuir par la forêt, à pied, profitant d'un instant d'inattention de sa compagne, je revois encore le sentier escarpé grimpant au travers de la forêt, on l'avait emprunté avec sa compagne la veille, et leur petite fille muette, sa compagne, une géologue autrichienne, ça ne s'invente pas, je n'invente pas, et, de manière générale, je n'invente guère, que cela soit dit, une bonne fois pour toutes, personne n'aurait parié sur ces deux-là à mon avis, un terrassier et une géologue autrichienne, un ex-manouche sédentarisé des quartiers pauvres de Grenoble et une docteur en géologie de l'université de Klagenfurt, là aussi je n'invente rien, qu'il y ait un rapport, c'est évident, un rapport alpin et rocheux, et, sous cet angle, c'est un couple idéal, elle scrute la roche et il creuse, elle l'analyse et mesure sa résistance, il la dynamite et l'aplanit, la sculpte et l'anthropise, un rapport professionnel n'est-ce pas, l'esprit, les muscles, mais socialement, je veux dire, de par leur naissance, on ne voit pas bien, et physiquement, on ne voit pas bien non plus, elle, une grande bringue affreusement maigre, pas belle du tout, et lui, petit, râblé, genre boxeur, la mâchoire carrée, plutôt beau gosse, la gamine au milieu, sourde, muette, cette gamine !, qu'est-ce qu'ils foutaient ensemble et qu'est-ce qu'ils foutaient là, perchés dans cette baraque inachevée

sur le flanc de la montagne, est-ce qu'il l'avait prise en stop un jour, et qu'elle était restée ?, comme il espérait qu'à mon tour, je reste, mais je ne suis pas resté, je suis parti, et, bizarrement, je dis « bizarrement », aujourd'hui, en y repensant, vingt-sept ans plus tard, je ne suis pas sûr que ça m'ait paru bizarre à l'époque, je n'ai pas le souvenir d'avoir envisagé une autre option, je suis parti en empruntant sa fourgonnette, alors que j'aurais pu tout aussi bien emprunter, non pas la fourgonnette, mais le sentier escarpé qui grimpait depuis leur maison à flanc de montagne au travers de la forêt. Marcher ça me connaît, n'étais-je pas précisément en randonnée le jour où ils m'ont ramassé au bord de la route ?, ramassé, c'est bien le mot, sous une pluie battante, la fourgonnette blanche à hauteur de Nantgerel, juste avant les Allues, un gars dans mon genre, en toute logique, aurait fui par la forêt, j'aurais empilé toutes mes affaires dans le sac à dos, attendu qu'elle, la géologue autrichienne, ait tourné le dos, affairée avec la gamine, muette, cette gamine !, et je me serais glissé par la porte de la cuisine, j'aurais traversé la cour jonchée de gravats jusqu'à la lisière de la forêt, et filé vers les crêtes, les Lanches, le col de la Loze, deux heures de marche et j'étais sauf, la géologue autrichienne aurait sans doute remarqué mon absence, quant à lui, il n'en aurait rien su avant la débauche, en fin de journée, en partant en milieu de matinée, j'avais plus de temps qu'il n'en faut pour lui échapper, si tant est qu'il parte à ma recherche, au lieu de ça, au lieu de ça, bizarrement, j'ai emprunté la fourgonnette, quelle idée étrange, bizarrement, je me souviens des faits, mais, ce que j'avais en tête en accomplissant les faits, je ne m'en souviens pas, je ne peux que supposer, des détails me manquent, le ciel était-il sombre ou dégagé ?, il pleuvait ?, pleuvait-il ?, il me semble, je parierais là-dessus, ne pas avoir envisagé à un seul instant la perspective de partir à pied, c'est intrigant, ça ne me ressemble pas, mais à qui aurais-je dû alors, il y a vingt-sept ans, ressembler ?, j'ai quitté non seulement cette maison, mais aussi le massif, dans la précipitation, comme si j'avais hâte de passer à autre chose, ce que j'ai fait du reste, nos décisions nous ressemblent, forcément, nos scrupules et nos réserves, nos sentiments et nos arrière-pensées n'y changent pas grand-chose, les tribunaux peuvent vous acquitter, accepter vos excuses, il n'empêche, j'ai volé cette fourgonnette et basta !, les faits sont incontestables, je m'en souviens, après avoir garé la fourgonnette non loin des Établissements RTP-Roger, j'ai filé vers le centre ville et la gare de Moutiers, j'ai pris un train, je suis descendu à Modane, et j'ai continué ma randonnée, comme si de rien n'était, comme s'il suffisait de changer de massif, la Vanoise pour le Mont Thabor, pour être sorti d'affaire, pourtant, rien ne pressait, j'avais à cette époque-là de ma vie tout mon temps, rien ni personne ne m'attendait nulle part, j'aurais tout aussi bien pu quitter la baraque juchée sur le flanc de la montagne à pied, quel fut à ce moment-là le raisonnement qui me contraignit à emprunter la fourgonnette plutôt que le sentier qui grimpait à travers la forêt ? Un raisonnement confus probablement, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, m'attendant à ce qu'à tout moment sa silhouette massive s'approche du lit où j'étais couché, fuir était la

seule option, rester un jour de plus augmentait le risque qu'il s'engage plus avant dans la mise en œuvre de son plan, car il avait un plan, pour moi, pour « nous », disait-il déjà, il me fallait donc un plan pour contrecarrer le sien, un plan de fuite, chaque heure passée dans cette chambre et chaque journée dans cette maison confirmait la valeur de son plan à lui, au détriment du mien, mais pourquoi fuir avec la fourgonnette et non pas à pied ?, on s'étonne ainsi des décisions prises par certains criminels, on se met à leur place et on s'étonne qu'ils aient agi avec autant de désinvolture et aussi peu de raison, alors que d'autres au contraire, semblent toujours avoir tout prévu, conservant leur présence d'esprit en toute circonstance, lucides jusque dans l'urgence, mais cet étonnement n'est dû qu'à l'absence de l'arrière-plan émotionnel dans l'esprit qui examine aujourd'hui les faits à tête reposée, non seulement les détails manquent, mais le sentiment d'urgence n'affaiblit pas celui qui se contente d'imaginer la situation à tête reposée, or, vingt-sept après, ma tête est reposée, autant qu'elle puisse l'être, alors qu'à l'époque, elle ne l'était pas.

Sur la carte je cherche le terrain de golf de Méribel, je cherche à savoir s'il existe un terrain de golf à Méribel. Il existe. Il est situé à côté de l'altiport de Méribel, à plus de 1500 mètres d'altitude. Il compte désormais 18 trous, différents practices et même des parcours couverts, mais il y a vingt-cinq ans, sa taille était plus modeste. L'entreprise de terrassement RTP-Roger, installée depuis 1985 sur la Zone Artisanale des Pierres Blanches, existe toujours. Elle est spécialisée dans la réalisation de gros œuvre en montagne, en forte pente ou dans les rochers. Les ouvriers et leurs machines excellent également dans la démolition. Chez RTP-Roger, ils ne font pas les choses à moitié, la neige, le froid et les conditions extrêmes ne les effraient pas. Pour nos engins et nos ouvriers, rien n'est impossible : à flanc de montagne, aux abords des glaciers ou des torrents furieux, nos engins s'affairent, nos ouvriers travaillent. Nous n'aménageons pas la montagne, nous la sculptons, nous aplanissons et surélevons, nous humanisons les endroits les plus sauvages, l'hostile devient familier, l'inaccessible habitable, nous ne reculons devant aucune difficulté. Si j'avais travaillé pour RTP-Roger, si j'avais accepté la proposition de mon hôte, la suite aurait été fort différente, et, par exemple, c'est ce à quoi je songe en écrivant ce récit, je n'aurais probablement pas écrit ce récit, et peut-être n'aurais-je jamais rien écrit du tout, ni ce récit ni un autre, ou alors, un autre récit, le témoignage d'un ouvrier du bâtiment employé chez les Établissements RTP-Roger, j'aurais écrit un récit intitulé Béton, par exemple, bref, il eut été parfaitement logique et naturel, conforme à ma nature en tout cas, qui n'apprécie guère le béton et encore moins les véhicules à moteur, de partir à pied.

J'ai dit « oui, pourquoi pas, un terrain de golf, oui, conduire un engin de terrassement, pourquoi pas, on verra, on verra demain », mais à la fin, j'ai conduit la petite fourgonnette blanche sur le chemin empierré, j'ai quitté la maison de mes hôtes, j'ai roulé avec la plus grande prudence car la route

épouse de sévères lacets, trace sa voie comme elle le peut entre la falaise et le ravin, et, au bout d'une demi-heure, je suis arrivé dans la vallée, aux abords de Moûtiers, j'ai ralenti en pénétrant dans la Zone Artisanale, et, à une centaine de mètres environs des grilles largement ouvertes de l'entreprise de terrassement RTP-Roger, où s'engouffraient les employés, mes ex-futurs collègues, j'ai garé soigneusement la fourgonnette sur le bas-côté, puis, en toute hâte, j'ai sorti du coffre le sac à dos, fermé à clef les portes de l'auto, glissé les clés au-dessus de la roue arrière droite et, je m'en suis allé à pied, aussi vite que possible, vers le centre-ville, jusqu'à la gare, où j'ai pris le premier train en direction du sud, dans une autre vallée, j'ai débarqué à la gare de Modane, j'avais repéré le départ du sentier sur la carte pendant le voyage en train, j'ai trouvé ce sentier, il semblait fuir la ville et se réfugier dans la montagne, et j'ai repris ma pérégrination, en direction du sud, de la Méditerranée. Voilà, c'est ainsi que commence ce récit, et c'est ainsi qu'il se termine.

PARENTHÈSE

La semaine d'après la réunion de famille, à l'occasion de l'anniversaire de ma mère, alors que j'avais déjà commencé à écrire cette histoire qui m'était soudain revenue en mémoire, nous discutions dans le jardin, et j'ai dit à Delphine, « Est-ce que je t'ai déjà raconté le jour où j'ai volé une voiture ? ». Elle m'a regardé d'un air blasé, du genre, tu me l'avais jamais racontée celle-là, et c'est vrai que j'en ai tellement raconté, je radote elle dit, celle-là je la connais déjà, tu l'as déjà racontée dit-elle, et bien entendu, elle a raison, car sa mémoire est meilleure que la mienne, on se souvient parfois mieux d'une histoire qu'on a entendu raconter que d'une histoire qu'on a vécue soi-même, et parfois le lecteur se souvient mieux des livres qu'il a lus que l'auteur se souvient du livre qu'il a écrit, c'est ainsi, et c'est précisément la raison pour laquelle l'auteur prend la peine d'écrire son livre ou que le raconteur d'histoires prend la peine de les raconter, certaines histoires dans la mémoire du raconteur sont devenues avec le temps presque irréelles, quand on y pense aujourd'hui on n'arrive pas à y croire soi-même, on se dit que ça pourrait tout aussi bien être une histoire inventée, de la fiction comme ils disent, ou le récit d'une histoire vécue par un autre que soi, je connais bien des gens dont on ne serait pas surpris s'ils avouaient qu'ils aient volé une voiture, dans la cité où je suis né, c'était pour ainsi dire monnaie courante, un moyen comme un autre de se déplacer, statistiquement, j'étais prédisposé à voler des voitures, mais le hasard de l'existence, ses aléas comme on dit, la chance ou la malchance, ont semblé m'orienter sur d'autres voies, c'est du moins ce que je croyais, mais comme dit l'autre, les chats ne font pas des chiens, et le naturel revient au galop, et c'est seulement donc à l'âge respectable de vingt ans que j'ai volé ma première voiture, rendant ainsi un hommage tardif à la sociologie et aux statistiques de la délinquance, il est vrai que j'étais assez peu précoce question délinquance, car, le hasard de l'existence comme je l'ai dit, et ses aléas, ce qui ne veut pas dire grand chose mais sonne joliment, car donc, j'étais trop occupé à lire des livres et à m'entraîner afin de réaliser les deux objectifs qui m'avaient semblé à la fois raisonnables, louables et désirables, compte tenu de la situation économique familiale, c'est-à-dire, premièrement, devenir écrivain, et secondement, devenir champion de course à pied, et, comme il est difficile de courir deux lièvres à la fois, c'est le cas de dire, je me suis d'abord consacré à la réalisation du second objectif, car le corps d'un adolescent, s'il a de bonnes dispositions, et bénéficie d'un entraînement adapté et soutenu, peut accomplir des performances remarquables, l'énergie libidinale qui circule sauvagement par tous ses membres, parce qu'elle ne trouve pas à s'employer aisément dans la satisfaction charnelle, l'adolescent, de mon temps du moins, copulait assez rarement, pas suffisamment en tous cas pour épuiser l'émotion qui l'étreignait depuis cette fichue puberté, il faut bien que le corps exulte comme dit l'autre, raison pour laquelle l'adolescent que la nature n'a pas trop mal doté se

dépense sans compter dans les activités sportives, à défaut d'autre chose donc, puisque toute l'éducation consiste précisément à brider l'élan qui l'anime, contrôler sa fureur, discipliner sa joie et dresser ce corps avide, l'éducation, et l'école en particulier, cette machine délirante destinée à brider l'imagination, cette grossière technique de contention de l'esprit, cette entreprise pour tout dire criminelle, dont l'objectif est de ratiboiser tout ce qui dépasse, d'assassiner la fantaisie, d'abrutir les âmes, je suis intarissable quand il s'agit d'en vouloir à l'école, le sport, donc, c'était tout indiqué, c'était maintenant ou jamais, plus tard, à mon âge par exemple, je veux dire à l'âge que j'ai aujourd'hui, c'en est fini, j'ai depuis longtemps renoncé à la course à pied, on se traîne, on se fait la course entre vieux, c'est pour tout dire indécent, aussi bien du point de vue anthropologique qu'esthétique, tous ces vieillards qui s'adonnent aux joies du sport, ils semblent increvables, à mon avis, il y a un temps pour tout, avec l'âge, selon moi, l'heure vient de la contemplation mélancolique, de la méditation à pas comptés, avec l'âge le désir doit s'éteindre, le corps trouver la paix, déjà, en course à pied, je ne vaux plus rien, c'est triste, ou c'est heureux, mais c'est ainsi, il faut bien s'y faire, raison pour laquelle aujourd'hui je me contente de marcher suivant discrètement et de loin les traces du randonneur élancé que j'étais à vingt ans, je me traîne ô combien loin derrière ce jeune homme que j'étais, ou que je crois avoir été, et c'est avec des mots désormais que je m'efforce d'emprunter les sentiers qu'il a parcourus naguère.

29 JUILLET 1988

Ce que je n'ai pas dit, ce que je n'ai pas encore dit, c'est que la veille, et l'avant-veille aussi, il avait frappé à la porte de la chambre que j'occupais, à l'heure du coucher, alors que j'étais en train d'écrire sur ce petit carnet, petit carnet perdu, c'est dommage qu'il soit perdu ce petit carnet, quand j'y pense, ma mémoire étant ce qu'elle est, ça m'aurait aidé de jeter un œil dessus, qui sait, je lirais peut-être sur ce petit carnet désormais perdu les mots qu'il a dit ce soir-là, les mots exacts, au lieu de ça, je suis obligé d'inventer, il y a ce dont je me souviens, comment il s'est assis sur le bord du lit, puis comment il s'est mis à parler, puis comment il a posé l'air de rien tout en parlant sa main sur le dessus-de-lit, lequel dessus-de-lit séparait sa main de mes genoux, de mes cuisses et du reste, mais les paroles qu'il a prononcées, les paroles exactes, je ne m'en souviens pas, comment il a justifié cette irruption dans la chambre, et comment il s'y est pris pour en arriver au fait, quels arguments, quelles associations d'idées, quels sauts du coq à l'âne, et quels gestes et quels regards, des regards biaisés, de face, droit dans les yeux, flottant vers les fenêtres, quelles marques d'émotion et d'affection, quels tremblements, quelles hésitations, quelles audaces, comment il a tourné son affaire pour en arriver au fait, je ne peux que l'imaginer, c'était, ou bien c'est toujours, car il se peut qu'il soit encore en vie, en vingt-sept ans, il s'en passe des choses, j'ai survécu, pourquoi pas lui, un gars de la cité donc, je veux dire qu'il était né dans une cité, comme moi, ça nous faisait un point commun, je ne sais pas si je le lui ai dit, ce que je lui ai dit, et comment je lui ai menti, nous y viendrons plus tard, écoutons-le d'abord raconter son histoire, une cité donc, à Grenoble, une cité de mauvaise réputation, ses parents étaient des manouches sédentarisés comme ils disent, je suppose, j'imagine, le huitième étage avec vue sur les immeubles voisins et, à l'horizon, l'ombre sinistre des montagnes, l'imaginer ne pose pas de difficulté car il suffit que je pense à l'immeuble de mon enfance, mon huitième étage à moi, en rajoutant quelques montagnes sinistres, le tour est joué, chez lui c'était tout à fait comme chez moi, nous avions donc un passé commun, alors que faisait-il là, dans cette maison isolée sur les pentes escarpées d'une vallée profonde, que faisait-il là, avec cette femme, la géologue autrichienne, ça ne s'invente pas, je n'invente pas, je bricole un récit avec des bribes de souvenirs, jamais je n'invente *ex-nihilo*, et d'ailleurs, cela se peut-il, inventer à partir de rien ?, tel n'est pas but, je ne déteste rien tant que la fiction, et que faisait cette femme dans cette maison même pas terminée, cette baraque ai-je écrit, une baraque de briques nues, avec tout le matériau de construction encore adossé en tas contre le mur de l'ancienne étable, et tout un bric-à-brac s'entassant dans la cour, les carcasses de voitures, les palettes de bois, les plaques de polystyrène, les bidons en ferraille rouillée, que faisait donc cette femme, la géologue autrichienne, au milieu de tout ce fatras, avec un type dans son genre, un fils de manouche, conducteur d'engins de terrassement chez RTP-Roger, on se demande, je me

demande, je me suis demandé, quelle histoire les avait liés, enchaînes, piégés, avec cette gamine muette, je n'en ai rien su au juste, dans un endroit pareil, assis au bord du lit, la tête entre les mains, les coudes posés sur les genoux, légèrement penché en avant, comme s'il ne me parlait pas vraiment, comme s'il se racontait à lui-même, il dit, voilà, je me sens un peu seul, avec Gerda, c'est plus comme avant, le boulot ça va, ça va plutôt bien, mais voilà, je m'ennuie pour tout dire, ça fait longtemps qu'on l'a pas fait, avec Gerda, et j'ai plus envie, je devrais pas dire ça, mais elle me fait plus envie, même qu'elle me dégoûte, tu t'es demandé n'est-ce pas ce que je fichais avec une femme pareille, elle est laide tu ne peux pas le nier, je devrais pas dire ça, mais c'est un fait, l'autre jour, je l'observais par la fenêtre de la grange, elle était penchée vers l'avant, elle ramassait des trucs par terre, et j'ai pensé, on dirait une autruche, et puis le mot m'est venu, l'autruchienne, ça m'a fait rire tout seul, l'autruchienne, tu te rends compte, tu t'es demandé n'est-ce pas ce que je foutais avec une femme pareille, alors il y a la gamine, c'est sa gamine pas la mienne, mais j'y suis attaché, même si elle cause pas, et puis, je lui dois beaucoup à cette femme, si je suis là, à te parler maintenant au bord du lit, c'est grâce à elle, tu dois te demander pourquoi je viens te parler comme ça, au bord du lit, à l'heure du coucher, c'est que je dors pas, c'était pareil la nuit dernière, depuis que t'es là, je dors pas, ça m'a fait un choc, rien que de te voir sur la route l'autre jour, sous la pluie battante, j'ai su, je sais pas comment t'expliquer, quand tu es monté dans la fourgonnette, j'ai su qu'il allait se passer quelque chose de terrible, ou peut-être quelque chose de merveilleux, c'est pas la première fois qu'on prend quelqu'un en stop, non, chaque été, vois-tu, il y en a un qui monte, l'année dernière, une auto-stoppeuse australienne, une très belle fille, deux semaines elle est restée, elle et Gerda, et la petite, elles s'entendaient bien, mais toi, c'est différent, j'ai tout de suite su que c'était différent, et ainsi de suite, ainsi de suite, la main négligemment posée sur le dessus de lit, ses yeux bleus qui soudain me fixent, j'ai une proposition qu'il fait, ha j'ai fait, une proposition, rapport à l'avenir qu'il fait, l'avenir ?

L'entreprise de terrassement RTP-Roger avait accepté un gros chantier, la construction d'un terrain de golf en pleine montagne, juste au-dessous de l'altiport de Méribel, un sacré chantier, des tonnes de terre à remuer, des rochers énormes, et dix-huit trous, dix-huit trous !, à sculpter dans la montagne, fallait aplanir, creuser, niveler, mettre en relief, un lourd chantier, mais un chantier enthousiasmant pour des terrassiers du niveau d'excellence des ouvriers de RTP-Roger, et tu vois, qu'il me dit, je crois que tu pourrais le faire, j'ai jamais conduit un engin pareil, ai-je protesté, ça s'apprend vite, qu'il a dit, je t'apprendrai, tu grimperas dans mon engin, et toi qui aimes la montagne, tu y passeras tes journées, t'auras le temps de contempler, comme tu dis, tu verras, les gars sont sympas, le patron cherche des mecs comme toi, des courageux, t'auras pas de loyer, tu dormiras ici, tu

feras ce que tu veux de ta paye, et ça paye bien, oui, on peut pas se plaindre, on est tout le temps là-haut, t'imagine, on fait des trucs, t'as pas idée, là-haut, dans la neige, au bord des torrents, dans la cabine de l'engin, je t'assure, t'es seul au monde, seul. Ça va te plaire, je suis sûr que ça va te plaire.

28 JUILLET 1988

Début : Méribel. Pourquoi pas Méribel. Non, Méribel, qu'est-ce que je fous à Méribel. Les stations de ski, très peu pour moi. Ça ne me ressemble pas les stations, les sports d'hiver, non, vraiment Méribel, j'aurais dû éviter, et ça n'était pas prévu non plus, la route entre Méribel et les Allues, sous cette pluie battante, pas prévu la pluie, non, pour tout dire, je fuis les stations comme la peste, le béton, les routes goudronnées, les immeubles, et pire encore, ceux qui s'y entassent, bien que ce jour-là, au cœur de l'été, la station s'avérait déserte, les abords de la station ressemblait à une friche industrielle, pas une voiture au pied des immeubles, à tout prendre, je préférais ça, je préférais cette vision apocalyptique, la foule, très peu pour moi, ce qui n'était pas prévu, et pas prévisible de toutes façons, c'était marcher sous la pluie battante au bord de la route qui descend jusqu'aux Allues, trempé jusqu'aux os, comme on dit, et on dit bien, qu'une fourgonnette blanche s'arrête à ma hauteur, pas prévu non plus, que le conducteur m'invite à monter à l'arrière, là, déjà, j'aurais dû me méfier, et, d'ailleurs, je me suis méfié, il y avait une femme à côté de lui, et à l'arrière, la tôle sur laquelle j'ai pris place, car il n'y avait pas de fauteuil, était couverte de taches brunes — du sang probablement ai-je pensé —, oui, je descendais sur Moûtiers, j'avais l'intention de prendre un train, ou un bus, je venais de la montagne oui, je m'étais égaré, il n'était pas prévu que je passe par Méribel, non, je me suis pour ainsi dire trompé de col, dans le brouillard là-haut, pris dans le mauvais temps, j'ai choisi le mauvais chemin, tout seul oui, je suis tout seul, j'avais l'intention de rejoindre le GR5 et de marcher jusqu'à Modane, et après ?, après oui, après j'allais à Briançon, toujours par les chemins, oui, à pied, oui, j'allais jusqu'au bord de la mer, oui, tel était mon plan, c'est à cause du mauvais temps vous voyez, j'ai pensé qu'il valait mieux s'abriter dans la vallée, quand je me suis rendu compte de mon égarement, j'ai préféré descendre dans la vallée plutôt que de faire demi-tour, j'ai préféré regagner la civilisation, les abris, je me suis dit, à Méribel, je trouverais un endroit au sec, chaud et confortable et de quoi manger, alors il a dit, le sang, c'est à cause des chiens, j'imagine que tu as eu peur à cause du sang, l'arrière de la fourgonnette taché de sang, c'est la viande, la viande pour les chiens, on a trois chiens, trois bâtards oui, quand on est passé à ta hauteur, sous ce déluge, on s'est dit qu'on pouvait pas te laisser comme ça, au bord de la route avec les affaires trempées, les gens ne s'arrêtent pas, les auto-stoppeurs, les randonneurs, les vagabonds, peut-être les gens ont peur, ou bien ils pensent que ça va salir l'intérieur de l'auto, les affaires trempées, la pluie qui dégouline, nous, on s'arrête toujours, on les prend, et parfois, on les amène à la maison, pour la nuit, alors, forcément, il m'a invité : pour la nuit, tu pourras sécher tes affaires, prendre une douche, manger un morceau et te reposer, et demain, je te descendrai à la gare, qu'en dis-tu ?, nous, ça nous ferait plaisir, on le fait souvent, prendre des auto-stoppeurs, chaque été, on prend des auto-stoppeurs, la plupart du temps, ils

restent plus d'une nuit, parfois beaucoup plus, l'année dernière, une auto-stoppeuse australienne, elle a passé deux semaines à la maison, tu te souviens Gerda, l'auto-stoppeuse australienne, j'ai dit, je ne sais pas, j'aimerais aller à Modane, mon idée c'était de prendre un train, ou bien un bus, de Moûtiers jusqu'à Modane, et reprendre ma randonnée, non, je ne suis pas pressé, non, pas vraiment, là où je vis, personne ne m'attend à proprement parler, non, je n'ai pas travail, je suis étudiant oui, plus ou moins, plutôt moins que plus, Genève, oui, je suis parti de Thonon, Thonon-les-Bains, au bord du lac Léman, jusqu'à Thonon, j'étais auto-stoppeur, depuis, je suis randonneur, je vais à pied, ça va faire deux semaines que je marche, alors oui, un peu de repos, pourquoi pas, si ça vous dérange pas.

Alors la fourgonnette a bifurqué à gauche, délaissant la vallée pour remonter à flanc de montagne par une petite route mal goudronnée, comme tracée à la va-vite dans la forêt, formant d'innombrables lacets, et au fur et à mesure de l'ascension, je me disais, ou je crois me souvenir avoir pensé, assis à l'arrière de la fourgonnette, sur de larges taches de sang séché, ça sent l'embrouille, le mauvais plan, la pluie persistait, des nappes d'une brume sordide se glissaient entre les arbres, et les tronçons de vallée qu'on apercevait en contrebas, la Tarentaise, dit-il, offraient une vision détestable — une sale vallée polluée grise et sans âme, des usines d'un métal gris virant au noir, abandonnées pour la plupart, ruines industrielles dont la destruction définitive s'avérait trop coûteuse, des tâches qu'on n'effacerait jamais, de très hautes cheminées bravant les sommets avec arrogance, certaines fumant encore, acétylène, graphite, chlorure de sodium, carborundum, ferro-silicium, des usines puantes, qui puaient encore rien qu'en les regardant de là-haut, quand bien même la plupart avaient déjà mis la clé sous la porte — ça sentait non seulement l'embrouille, mais le glauque, le sordide, les taches de sang séchées largement étalées à l'arrière de la fourgonnette, et les derniers kilomètres avant leur maison, les derniers lacets, n'étaient plus goudronnés, on avait laissé les derniers hameaux derrière nous depuis, me semblait-il, trop longtemps, et, il m'apparut clairement que cette route était une voie sans issue, et que la bâtisse qui s'élevait à la fin de cette route était parfaitement isolée.

Ils vivaient là avec leurs trois chiens, et leur fille, sourde et muette. La maison était en travaux, des tas de gravats jonchaient le sol de la cour, deux carcasses d'automobiles rouillaient dans un coin, le crépi tombait en lambeaux, bienvenu à la maison, a-t-il dit. La femme elle, parlait peu. Le lendemain matin, j'eus toutefois une première conversation avec elle. Gerda était autrichienne, avait étudié en Autriche, la géologie, elle était, je crois me rappeler, docteur en géologie, nous marchions tranquillement sur les pentes semi-boisées qui partaient au nord de la maison, la fillette suivait silencieusement, à un moment nous avons fait une pause devant un grand talus de terre ocre ponctué de roches saillantes et de quartz brillant, je brûlais

de lui demander comment elle avait atterri ici, comment elle s'était perdue ici, avec un homme comme le sien, mais je n'ai pas osé, et du reste, si elle avait souhaité raconter son histoire, elle l'aurait fait je pense, je suis encore aujourd'hui contraint d'imaginer, afin de combler les lacunes de mon récit, et quand j'imagine, il me vient l'idée qu'elle avait peut-être été la première auto-stoppeuse qu'il avait embarquée dans sa fourgonnette, à l'époque où il s'était installé ici, qu'elle avait peut-être choisi, à la fin de ses études, de visiter un pays étranger, l'autre côté des Alpes, j'imagine assez aisément une histoire de ce genre, un homme qui ramène chez lui des auto-stoppeuses, et des auto-stoppeurs, un homme qui sans nul doute possède un sens affirmé de l'hospitalité, à la mesure peut-être de l'ennui qu'il éprouvait, seul dans cette baraque, la solitude qu'il avait conquise, en s'extirpant de la cité, il était humain que parfois elle lui pèse, la solitude, c'est un sentiment que je comprends, bien souvent, j'ai éprouvé moi-même ce paradoxe, qu'à peine ayant réalisé les conditions d'existence permettant la jouissance d'une solitude à laquelle j'aspirais, le monde me manquait déjà, c'est le paradoxe de ceux qui ont grandi dans la promiscuité la plus affreuse, le tapage incessant des immeubles, les voisins qu'on entend hurler à travers les cloisons qui séparent les appartements, les familles nombreuses entassées dans deux pièces-cuisine, nul refuge possible, l'introuvable silence, toujours, ces cris, ces coups, ce brouhaha latent, les moteurs qui ronflent en bas de la cité, le pot d'échappement percé des mobylettes, les ricanements et les hurlements, comme lui, je suppose, j'avais hâte de les fuir, la recherche de la solitude et du silence constituait mon seul plan dans l'existence, il l'avait atteint, d'une certaine manière, surplombant la vallée industrielle fumante et malodorante, et il s'ennuyait, le monde lui manquait, alors peut-être, je dis bien peut-être, embarquait-il de temps en temps un voyageur égaré sous le déluge, la géologue autrichienne, par exemple, avait grimpé dans la fourgonnette dont l'habitacle arrière était tâché de sang séché, puis elle était restée là, dans sa baraque, au lieu de ça, au lieu d'évoquer le récit de son arrivée ici, nous avons parlé littérature, littérature autrichienne, je ne sais pas comment nous en sommes arrivés là, je ne connaissais à l'époque absolument aucun auteur autrichien, excepté Peter Handke, peut-être lui avais-je confié mon désir de devenir écrivain, toujours est-il qu'elle a évoqué, et c'était la première fois que j'entendais ces noms-là, Elfriede Jelinek et Thomas Bernhard, Thomas Bernhard était mort durant l'hiver, en février, elle semblait affectée par sa disparition, Ingeborg Bachmann, il me faudrait lire également Ingeborg Bachmann, et Josef Winkler, nous avons des auteurs scandaleux, dit-elle, lisez-vous l'allemand ?, non, je le lis pas l'allemand.

La journée qui suivit ne m'a laissé que peu de souvenirs : bien avant que je sois levé, il était parti à son travail, aux Établissements RTP-Roger, la géologue autrichienne restait à la maison, avec la gamine, le temps passait au beau, mes vêtements trempés de la veille voletaient, suspendus à la corde à

linge, sans doute rassemblais-je le reste de mes affaires, triais le contenu de mon sac à dos, profitais de cette journée de repos pour m'autoriser une longue douche et, je le suppose, m'efforçais de prendre quelques notes sur mon carnet de voyage — j'avais enfin des histoires à coucher sur les pages de ce petit carnet lequel demeurait depuis mon départ désespérément vierge, mais, comme il m'est apparu à l'issue de ce périple, quand, au début du mois de septembre je regagnais la ville où j'habitais alors, les traces écrites qui témoignaient de ce long voyage remplissaient à peine deux pages, et ce n'est qu'aujourd'hui, vingt-sept années plus tard, que je trouve enfin la force et sans doute le recul nécessaire, pour en relater les faits saillants. Un temps pour vivre, un temps pour écrire.

28 JUILLET 1988

Le premier soir, au moment du repas, il a sorti une caisse de bières en bouteille, et nous avons bu. Il avait grandi dans une cité à Grenoble, sa famille, d'anciens manouches sédentarisés, il n'en était pas très fier, mais je m'en suis sorti, dit-il, la cité, la famille, j'ai tout quitté, ça n'a pas été simple, mais j'ai réussi, je suis parti dans une autre vallée, ici, tu changes de vallée, et la vie repart à zéro, maintenant je fabrique des terrains de golf en montagne, je gagne ma vie, je me débrouille, je n'ai plus besoin d'eux, je ne dépends plus d'eux. Je lui ai sans doute parlé de la cité dans laquelle j'avais grandi, des manouches qu'on s'efforçait de sédentariser, et qui faisaient la loi dans la cour de l'école, et sans doute, cette histoire en partie commune a fait naître entre nous une sorte de complicité, il était admiratif de mon parcours, mes études de philosophie, quand on vient de la cité, il est rare de s'élever jusqu'à l'université, disait-il, et c'était vrai, la plupart de mes condisciples à l'école primaire n'obtenaient au mieux qu'un brevet professionnel au sortir du collège, quand ils ne finissaient pas en prison. De quoi avons-nous discuté ensuite je l'ignore, mais il s'est produit dans le cours de la soirée un épisode apparemment banal, mais qui m'est apparu par la suite comme tout à fait significatif des intentions qu'il avait à mon égard : comme je lui faisais part de mon intention de repartir le lendemain, vu que le temps s'annonçait meilleur, et parce que je ne souhaitais pas les déranger davantage, il me proposa de leur laisser mes coordonnées, mon nom et mon adresse, et pourquoi pas un numéro de téléphone si j'avais le téléphone, j'aime bien, avait-il dit, garder le contact avec mes auto-stoppeurs, prendre des nouvelles, alors j'ai dit oui et j'ai arraché une page à mon carnet de voyage, mais étrangement, j'ai modifié mon nom, changeant deux ou trois lettres, et donné une fausse adresse dans la ville où j'habitais, quant au téléphone, je n'avais pas encore ouvert de ligne, mais je noterai leurs coordonnées à eux aussi avec plaisir. Comment, déjà, le premier soir, à la table de la cuisine, alors qu'il ne s'était pas encore assis au coin du lit pour me faire ses avances, ai-je eu la présence d'esprit de fournir une fausse adresse, et un faux nom ? Il avait, je suppose, attendu que j'atteigne un état d'ivresse suffisant pour avancer ce pion-là, mais il ignorait qu'à l'époque, j'étais déjà un buveur régulier, qu'il en fallait bien plus pour entamer ma prudence et ma lucidité, il se trompait probablement sur mon compte, considérant ma gentillesse il concluait à ma naïveté, mais l'adresse où j'habitais, et le nom que je portais, je ne les lui ai pas confiés, ce qui me porte à croire que j'avais déjà, à ce moment-là, avant donc qu'il s'installe au bord du lit, la main négligemment posée sur les replis de la couverture qui protégeait mon ventre, que j'avais déjà, donc, réuni quelques observations, et conclu, de manière intuitive, à la possibilité d'une entourloupe, d'une idée derrière la tête, d'un plan secret, d'un coup fourré, oui, un coup fourré, ça sonne assez bien coup fourré, ça dit bien ce que ça veut dire il me semble, coup fourré, quand je repense à ce repas, à la nuit qui suivit, au lendemain, à

la nuit suivante et aux conditions de mon départ, le matin d'après, je pense qu'il s'agissait de jouer un jeu dont nous n'étions pas dupes, sous le regard étrangement indifférent de sa compagne, j'ai toujours excellé dans l'exercice de la fausse naïveté, c'est là une tactique qui bien souvent s'est avérée utile, feindre l'innocence, passer pour un candide, sembler crédule, paraître ignorant des intentions d'autrui, laisser l'autre avancer ses pions, sans qu'il se méfie de vous, l'inciter même à abattre ses cartes — la meilleure manière, selon moi, selon ce moi de l'époque en tout cas, de s'informer de ce qu'il a en tête, du sort qu'il vous réserve — tout un art donc, qui requiert de la finesse, sans doute, mais aussi de la fermeté, car il faut savoir mettre un terme à ce jeu, et, dans certains cas, sauver sa peau et fuir. C'est pourquoi, après que, le second soir, il ait de nouveau pris place au bord du lit et déclaré sa flamme, sans oublier de me promettre un emploi chez RTP-Roger (creuser à même la montagne un terrain de golf de dix-huit trous), j'ai jugé bon de reprendre mon périple là où je l'avais laissé.

27 JUILLET 1988

Tout a commencé le jour où. Non. Il est évident que tout n'a pas commencé ce jour-là. Les événements se succèdent. Certains dépendent de nous, d'autres pas. Il n'empêche, si j'avais rebroussé chemin plutôt que de me lancer dans la descente vers Méribel, les choses auraient été différentes. Le cours de cette randonnée, mais aussi, probablement, le cours de ma vie, auraient emprunté une voie différente. Une infime différence, une légère inflexion, et tout est bouleversé, c'est bien connu. Tu changes de vallée, disait-il, et tout repart à zéro, tu deviens un homme neuf.

La veille, je m'étais levé de très bon matin. La matinée était glaciale, comme il arrive fréquemment à ces altitudes. Ainsi qu'à l'habitude, j'avais dans un état second plié la canadienne et fourré mes affaires dans le sac à dos, passant outre le petit-déjeuner, sans même jeter un œil sur la carte de randonnée, et, le ventre vide, encore tout endormi, j'avais emprunté le sentier qui grimpait vers les hauteurs, dormant tout en marchant, marchant tout en dormant. Il m'arrivait parfois de m'éveiller soudain, m'extirpant d'un rêve prolongé, alors que j'avais déjà parcouru des kilomètres, les yeux semi-ouverts, suivant le sentier, les pieds allaient de l'avant quand l'esprit demeurait plongé dans une torpeur onirique. Marchant ainsi, tout en dormant, dormant de la sorte, tout en marchant, on parcourt de manière étonnante et sans effort de vastes étendues, on les rêve autant qu'on les parcourt, ou bien le contraire, et c'est la soif d'abord, et la faim ensuite, qui vous éveillent tout à fait, à moins qu'un obstacle se propose sur le chemin : alors on s'arrête brusquement, les images du rêve s'effilochent doucement et s'évaporent dans la fraîcheur matinale, on ouvre enfin, réellement, les yeux, on les ouvre pour de bon. Il est huit heures, la journée pour ainsi dire commence, on repère un rocher confortable sur lequel s'asseoir et du sac à dos pesant, dont les lanières vous scient les épaules, on sort de quoi manger un peu, et une gourde d'eau fraîche. Puis on déplie la carte de randonnée sur ses genoux, on se redresse un peu pour observer les sommets alentours, on se penche à nouveau sur la carte, on se redresse une nouvelle fois, on compare ce que l'on voit avec ce qu'on lit, du doigt, on suit les courbes du relief, on essaie de mettre un nom sur la cabane qu'on devine sous le col, au loin, le nord est ici, supposé-je, il doit être ici, combien de temps ai-je marché ? Combien de temps ai-je marché tout en dormant ? Ou dormi tout en marchant ? Un bref moment de panique vous saisit, comme il arrive à celui qui prend conscience, encore engourdi de sommeil, d'être toujours assoupi dans ce train alors que les stations défilent. Un instant d'inattention et toute cette existence pourrait bien être bouleversée, les routines qui donnent à nos vies une apparence de stabilité apparaître pour ce qu'elles sont : des aménagements précaires contre le fortuit et la contingence. Ce matin-là, ensommeillé, je n'avais pas vu le sentier qui partait à gauche, en direction du col de Chanrouge, et, alors que je croyais être en

train de gravir le col de Chanrouge, je gravissais en réalité un autre col, dont le nom m'échappe aujourd'hui, et plutôt que d'aller au sud, je filais vers l'ouest, et le temps se gâtait, le temps se gâtait sérieusement, de lourds nuages sombres s'avançaient venant de l'est, des nuages lourds de menaces, la pluie, l'orage, une tempête de neige, le chaos.

Je m'étais égaré tranquillement, rêveusement pour ainsi dire. Désormais, en proie à quelque vague inquiétude, il fallait choisir. Le sommet du col se découpait à l'horizon au-dessus du sentier, pas bien loin, tel n'était pas le col que j'espérais gravir, certes, c'était un autre col qu'il m'était difficile d'identifier sur la carte, mais, au point où j'en étais, le mieux était d'aller voir là-haut, prendre un peu de hauteur, jeter un œil de l'autre côté de la montagne. Arrivé au sommet, j'étais tout à fait éveillé et contemplais un vaste glacier qui caressait plus bas un large vallon verdoyant, ponctué de lacs et de cabanes. Parce que, de ce côté-là de la montagne, le soleil brillait encore, ou bien parce que la neige m'attirait, ou bien l'herbe douce qu'on devinait plus bas, ou bien parce que les cabanes offraient un abri prometteur au cas où le temps tournerait à l'orage, et peut-être pour d'autres raisons qui m'échappent aujourd'hui, je pris le parti de descendre de ce côté, oubliant l'itinéraire prévu pour ma randonnée — j'avais devant moi tout le temps du monde, on n'était même pas encore au mois d'août, je pourrais toujours revenir sur mes pas ou prendre un autre chemin plus tard. Les cols de montagne m'ont toujours attiré, il faut que j'aille voir ce qui se trouve de l'autre côté, pour la seule raison sans doute, que, de l'autre côté, je n'y suis pas encore allé, que, de l'autre côté, peut-être, quelque chose va arriver, qui changera le cours de ma vie, c'est ainsi qu'à l'époque je pensais, passer le col constituait un motif d'espoir, marcher d'un endroit à un autre tenait lieu de réponse à la plupart des questions qui me hantaient.

Non. Je dois raconter autrement. Ça ne va pas. Rien ne va.

Je m'étais levé particulièrement tôt. Le soir précédent, j'avais planté la canadienne bien à l'écart du sentier, préférant m'installer discrètement avant le passage des premiers randonneurs venus du refuge en contrebas. Ce refuge, était-ce le refuge de Grand-Plan ou bien le refuge des Lacs Merlet, ma mémoire demeure incertaine, j'avais imaginé, alors que je traversais les hauts-plateaux de la Vanoise, y dormir peut-être, mais — était-ce le coût de la nuitée ?, la foule des randonneurs s'y entassant déjà ?, ou le besoin irrépressible de solitude ? —, j'y avais renoncé, et, laissant derrière moi les refuges aménagés, marchais jusqu'au crépuscule, installant mon campement à l'écart du sentier, près d'une source vive, dissimulé au regard des hommes par la nuit. S'entasser dans un refuge bondé alors que tout autour les montagnes désertes s'étendent à perte de vue, m'a toujours semblé une idée absurde. Autant retourner aux villes. Supporter les conversations des randonneurs, et parfois leur absence de conversation, très peu pour moi. La promiscuité des

dortoirs, je m'en passe volontiers. Et, de toute façon, j'étais parti avec tellement peu d'argent, pour une durée indéterminée : tant qu'il était possible d'éviter les dépenses, comme payer une nuit au refuge, je préférais planter mon campement ailleurs, en pleine montagne, à l'abri des regards. Jusque-là, tout se tient.

La toile de tente, une canadienne, pesait à peine deux kilogrammes, et logeait pour cette raison sans trop de peine dans un sac à dos, et c'était bien là sa seule vertu. Une toile de couleur marron reposant sur deux piquets métalliques (dont un que la foudre avait tordu lors d'une nuit terrible dans le Vercors l'été précédent). On étirait cette toile à l'étanchéité suspecte avec quelques sardines en fer rouillées, et le tour était joué, le campement installé, qui ne protégeait de rien à vrai dire, car au matin, qu'il ait plu ou pas, le sol était trempé, et si par malheur on touchait la toile en se redressant, une volée de gouttes d'eau accumulées durant la nuit par la condensation vous rafraîchissait les idées. Pour une cinquantaine de francs de l'époque, j'avais acquis ce modeste abri quelques années auparavant. Qu'elle éveille encore aujourd'hui en moi un sentiment de nostalgie, rien d'étonnant, car je l'avais trimballée sur le dos tous les étés, depuis qu'à l'âge de seize ans, j'avais pris l'habitude de partir en randonnée, seul.

Il m'apparaît aujourd'hui que si j'avais choisi au contraire de dormir au refuge, les choses auraient tourné d'une manière fort différente : probablement, à la table du dîner, une conversation pénible aurait démarré devant l'omelette aux pommes de terre, et, en discutant sur les itinéraires des uns et des autres, j'en aurais appris suffisamment pour éviter d'emprunter le mauvais chemin le lendemain. Auquel cas, la descente périlleuse du glacier de Gréboulaz m'aurait été épargnée, ainsi que l'interminable traversée de la station de Méribel, et, de fil en aiguille, comme on dit, la fourgonnette tachée de sang et ma fuite le surlendemain, et tout ce qui dans le futur advint, tout cela serait demeuré à l'état de non-être. Les faits néanmoins nous accablent : la pensée même que les choses auraient pu être différentes nous plonge dans un état de stupidité effrayant. Le sentiment de la nécessité écrase toutes nos pensées dès lors que nous nous efforçons de songer au passé, et les tentatives pour résister à cet écrasement, en essayant de concevoir le contingent, nous conduisent aux plus grandes absurdités. S'il avait fait mauvais temps, sans doute aurai-je cédé sur mon désir de solitude et couché au refuge, et si la fourgonnette n'avait pas été tachée de sang, peut-être ne me serais-je pas méfié de mes hôtes dans la baraque au-dessus de Moûtiers, et peut-être aurais-je embrassé la carrière d'ouvrier en terrassement aux Établissements RTP-Roger, peut-être aurais-je abandonné définitivement mes études pour construire des terrains de golf en pleine montagne.

Au sommet du col, le col que je n'avais pas prévu de franchir, mais qui, désormais, était devenu le col dont la suite de mon existence dépendait, je

vis donc cette large vallée et les immeubles de résidence du haut de la station de Méribel. J'aperçus aussi le glacier juste au-dessous de moi, et le sentier qui s'y perdait dans la neige. J'avais autrefois traversé un ou deux glaciers de ce genre, mais accompagné, encordé, cramponné. Ce matin-là, mon équipement se résumait à un bâton de marche et une paire de chaussures en cuir, et j'étais seul. Quelques traces de pas s'évanouissaient dans la neige. Une piste incertaine. Aucune crevasse apparente, mais, par endroit, le manteau neigeux présentait de légères différences, la texture en était inquiétante, ainsi que la couleur, et les reflets du soleil. On devine fort bien ce qui se trame par en dessous : le grondement sourd d'un ruisseau furieux, des blocs de glace dotés d'une puissance gigantesque, se déplaçant avec lenteur, s'arc-boutant les uns aux autres dans un combat titanesque, des abîmes aux parois bleutées, ponctués d'arêtes tranchantes, des à-pics et des gouffres, d'impitoyables oubliettes que nul geôlier ne surveille, tomber là-dedans, c'était la mort probable, et la certitude d'une lente agonie, les douleurs sans nom, la succession délirante d'états de panique et de désespoir, l'infinie solitude. Dissimulé au regard des hommes. L'ultime solitude enfin. Tout en marchant donc, scrutant la surface de la glace, évaluant sa solidité, je songeais à la mort. Sous le ciel assombri il me semblait être le seul et le dernier être vivant parcourant ces montagnes, et le fait est que je ne vis personne ce jour-là, au moins jusqu'à la sortie de Méribel. J'ignore combien de temps il me fallut pour traverser le glacier, plus d'une heure sans doute. Peut-être ce glacier a-t-il été emporté depuis lors, peut-être a-t-il tout bonnement fondu, comme tant d'autres glaciers alpins. Ce n'est qu'après la traversée, lente et précautionneuse, alors que je marchais de nouveau à vive allure au milieu d'une prairie d'estives verdoyante, que l'orage avait éclaté. Je traversais la station de Méribel, ignorant alors qu'une partie de ma vie d'après aurait pu s'y jouer, sur les hauteurs, près de l'altiport, à l'emplacement du chantier que les ouvriers des RTP-Roger avaient ouvert en vue de la construction d'un terrain de golf. La station, forcément, était parfaitement laide, ressemblait sous la pluie d'été aux immeubles du quartier de mon enfance, laide et déserte, et je décidai d'aller à la prochaine gare, supposant qu'il devait bien s'en trouver une au creux de la vallée.

22 JUILLET 1988

Quelques jours auparavant, non loin de Sixt-Fer-à-Cheval, après Samoëns, un orage s'était abattu sur le fond de vallée. Les premiers coups de tonnerre annonçaient un déluge à venir, et, quelques minutes après, les eaux du torrent le long duquel j'allais débordaient sur le sentier. La vague bande de terre et de cailloux qui tenait lieu de terre ferme menaçait d'être engloutie. Bientôt, je me trouvais piégé, adossé à la falaise, l'eau sombre et glacée montant vers moi.

Quelques jours auparavant, j'avais failli me noyer en traversant un torrent en crue aux abords de Sixt-Fer-à-Cheval, en vallée de Samoëns. Les eaux glaciales bleuissaient mes pieds nus tandis que j'avançais précautionneusement, en proie à la plus vive angoisse, le sac à dos tenu à bout de bras par-dessus l'épaule, les chaussures dans l'autre main, m'efforçant de garder l'équilibre sur les galets parfaitement lisses que j'entrevoyais à travers le flot bouillonnant.

Quelques jours auparavant, après avoir traversé au péril de ma vie un torrent que l'orage avait déchaîné, ayant été dévoré durant le bref passage terrifiant d'une rive à l'autre par un nuage de taons vampires, alors que j'arrivais à l'entrée du village de Sixt-Fer-à-Cheval en haute-vallée de Samoëns, trempé jusqu'aux os, une vieille femme assise sous son balcon, apparemment indifférente au tonnerre et au déluge qui s'abattait sur sa maison, marmonna, en réponse à mes salutations, quelques paroles incompréhensibles, ses mots sifflaient d'une bouche édentée, une bouche de sorcière assurément, et je sus qu'elle proférait là une malédiction à mon encontre, accompagnant ses menaces d'une vague geste du bras.

Quelques jours auparavant, en traversant le village de Sixt-Fer-à-Cheval après Samoëns, sis au fond d'une profonde vallée, fourbu et trempé j'avisai une cabine téléphonique à pièces, comme il en existait encore en ce temps-là, et, pris d'une impulsion subite, décidai d'appeler ma mère.

Quelques jours auparavant, avant cette histoire de glacier traversé, de fourgonnette tachée de sang et de voiture volée, j'appelais ma mère. Ça faisait longtemps, bien longtemps, que je n'avais pas appelé ma mère. Ma mère me manquait-elle ? Je n'avais pas le souvenir qu'à l'époque elle ait pu me manquer. Le désespoir sans doute, moi, trempé, épuisé, après la traversée d'un torrent furieux dont l'impétuosité avait menacé de m'emporter — j'avais songé à la mort, ma propre mort, le pied nu bleui par les eaux glacées qui montaient jusqu'aux genoux, la glissade sur la pierre lisse, emporté, emporté par le courant, noyé —, ou bien les mots indistincts prononcés par cette vieille femme sous l'escalier à l'entrée du village, ou bien le geste qu'elle fit avec son bras, à ce moment probablement, j'avais besoin de ma mère, sans doute

attendais-je d'elle une parole réconfortante, comme si elle avait pu avec ses mots effacer le sentiment de l'imminence de ma propre mort, ou de la possibilité de ma propre mort, sentiment qui m'avait saisi en traversant ce torrent furieux, et peut-être aussi espérais-je d'elle une parole capable de conjurer la malédiction proférée par la vieille femme à l'entrée du village, sans nul doute avais-je besoin qu'elle, ma mère, me ramène sur le versant de la vie, me tire avec ses mots du gouffre dans lequel j'avais commencer à glisser, c'est ce que devine aujourd'hui, aujourd'hui seulement car à l'époque je n'en savais rien, j'avais juste été pris de l'impulsion subite d'appeler ma mère, ce que je n'avais pas pris la peine de faire depuis des lustres, elle non plus du reste n'avait pas pris la peine de m'appeler, depuis des lustres, elle aussi.

Quelques jours auparavant, à l'abri du déluge dans une cabine téléphonique, me sentant parfaitement désemparé, j'ai éprouvé le désir d'appeler quelqu'un, et n'ayant en mémoire aucun numéro de téléphone excepté celui de ma mère, je composai son numéro, et, au bout de trois sonneries, elle finit par répondre, sa voix me parvint au milieu d'un brouhaha, des éclats de rires, des éclats de verre, indéniablement, on faisait, chez ma mère, un repas de fête, je ne savais pas vraiment quoi dire, j'avais appelé sur le coup d'une impulsion subite, j'ai juste dit, je suppose car je ne m'en souviens que vaguement, qu'il y avait du monde chez elle, je ne voulais pas déranger évidemment, mais non, je ne la dérangeais pas, mais j'ai bien senti qu'au contraire, je la dérangeais, évidemment, elle riait encore de la plaisanterie d'un convive et ne m'écoutait pas vraiment, alors j'ai dit, je crois, je ne me souviens pas des mots exacts, qu'elle ne devait pas s'inquiéter si je n'avais pas donné de nouvelles, que j'allais bien, mais où es-tu, a-t-elle demandé, j'ignorais que tu étais parti, deux semaines j'ai répondu, depuis deux semaines, dans les Alpes, je voulais te prévenir, mais je suis parti un peu sur une impulsion, une impulsion subite, Max est à l'appartement, il a les clés, j'ai ajouté, tout va bien alors ?, qu'elle a fait, et j'ai dit oui évidemment, que pouvais-je répondre, loin de moi l'idée de lui gâcher la fête, non, je ne savais pas quand je rentrais, j'ai dit. Mais je n'ai pas dit : je ne sais même pas si je rentrerai un jour, je n'ai pas dit non plus : d'ailleurs, j'ai failli de plus jamais rentrer, c'était il y a quelques minutes, j'ai failli mourir, mère, emporté par les eaux glaciales d'un torrent furieux, mais cela non plus, je ne lui ai pas dit, et ma mère s'est réjouie que je passe ainsi de bonnes vacances, dans les Alpes, et elle m'a demandé si je souhaitais parler à un de mes frères, ou à ma sœur, et j'ai dit non, tu leur diras, qu'ils ne s'inquiètent pas, mais on ne s'inquiète pas, a-t-elle fait, et c'est vrai qu'on ne s'est jamais fait du souci pour moi, personne ne s'est jamais fait du souci pour moi, il se débrouillera bien, et j'ai bien pris soin de ne pas être ce genre d'enfant au sujet duquel on s'inquiète, et c'est précisément pourquoi ce coup de téléphone à ma mère, ce soir-là, à Sixt-Fer-à-Cheval, au fin fond d'une vallée obscure noyée sous les pluies

diluviennes, me plongea dans une sorte de stupeur qui doit être la sorte de stupeur qu'éprouvent ceux qui trouvent soudain l'écrasante confirmation de ce qu'ils ont toujours su, qu'irrémédiablement, ils sont seuls.

Quelques jours auparavant, j'aurais pu mourir sans que nul ne s'en inquiète.

4 JUILLET 1988

Entre Montluçon et Moulins, alors que j'attendais déjà depuis deux heures sous une pluie battante, au bord de la chaussée, enfin, une voiture s'est arrêtée. L'homme a ouvert la porte arrière et j'ai attendu d'être installé à l'arrière du véhicule pour lui donner une destination. J'allais vers l'est, il allait aussi vers l'est, à Moulins, ce qui tombait bien, et, en se tournant vers moi, fit les présentations : une jeune femme était assise à la place du passager, mais je ne m'aventurerais pas à les décrire, ni la jeune femme ni le conducteur, car je n'ai aucun souvenir d'eux, excepté ce que j'ai deviné durant cet éprouvant voyage de leur récente, brève et pénible histoire. L'homme buvait du gin à la bouteille tout en conduisant, la vitre grande ouverte malgré la pluie, la bouteille tenue à bout de bras, le bras à la fenêtre, et roulait à 40 km/h sur une chaussée mouillée qui serpentait entre une falaise sur le côté gauche et un ravin profond sur le côté droit. La fille semblait parfaitement terrifiée, et, après que le conducteur ait commis quelques embardées brutales au beau milieu des virages, j'étais à mon tour aussi terrifié qu'elle. Elle n'osait pas tourner la tête pour me regarder, mais je voyais bien qu'elle jetait parfois un œil en utilisant le rétroviseur intérieur, cherchant peut-être un soutien de mon côté. L'homme était enjoué. La veille, racontait-il, il était sorti en boîte de nuit avec des amis, il avait rencontré cette fille, et ce matin, il allait au centre pénitencier de Moulins saluer ses anciens codétenus — lui-même avait été libéré la semaine précédente, et c'était la belle vie n'est-ce pas ? Je n'ai pas souvenir d'avoir dit grand chose durant les interminables 40 kilomètres qui nous amenèrent, par miracle indemnes, jusqu'aux abords de Moulins. J'avais passé la nuit, une nuit très inconfortable, dans un camping après Montluçon, en rase campagne, arrivant après la tombée de la nuit et m'enfuyant avant le lever du jour, pour éviter d'avoir à payer la nuitée, profitant tout de même au passage d'une douche et d'un abri, mon voyage en auto-stop depuis Poitiers jusqu'au Lac Léman se déroulait trop lentement à mon goût, je n'appréciais guère les paysages la plupart du temps noyés sous la pluie, et les conducteurs n'avaient jusqu'alors pas brillé par leur sympathie : le premier, un ecclésiastique en soutane avait posé sa main sur mon genou gauche tout en conduisant de la main droite au bout de quelques kilomètres et m'avait déposé, sans avoir prononcé le moindre mot, et cependant rouge d'émotion, après dix minutes de trajet. Les seconds s'entassaient dans une voiture de luxe aux vitres teintées, portaient des lunettes noires et me paraissaient taillés comme des gardes du corps au service d'une quelconque mafia, eux aussi n'avaient pas pipé mot, et je me demande encore quelle idée étrange leur est passée par la tête quand ils s'étaient arrêtés au bord de la route. Grâce à la générosité d'un couple assez jeune, bon chic bon genre, j'accomplis deux bonnes centaines de kilomètres, traversant l'Indre et la Creuse, mais ils ne firent pas grand cas de ma présence, préférant m'offrir le spectacle d'une scène de ménage, peu spectaculaire certes, purement verbale, mais assez

accablante, après quoi les deux dernières heures du voyage les virent plongés dans le mutisme le plus complet. Ils m'avaient néanmoins laissé au camping en fin de soirée, où je passais la nuit sans débourser un centime. Le lendemain matin, un routier m'avait transporté durant une bonne heure, et, alors que la pluie redoublait de violence, m'avait laissé au beau milieu de nulle part, filant de son côté vers une carrière de pierres perdue en pleine campagne. Et c'est là que mon ex-taulard avait pris la relève.

Comme j'avais accepté de boire également à sa bouteille, considérant sans doute qu'il valait mieux s'abandonner à l'ivresse plutôt que de subir un tel voyage à jeun, le visiteur de prison manifestait de la sympathie envers moi : ce dont je lui étais gré, nonobstant le reste, étant donné l'atmosphère assez peu chaleureuse de mon périple jusqu'à présent. Il conçut alors et nous en fit part, à la jeune femme et à moi, le projet que nous irions ensemble rencontrer ses ex-comparses à la prison, après quoi nous pourrions découvrir Moulins, cité dont il ne connaissait que l'établissement pénitentiaire, et voir comment on faisait la fête ici, si tant est qu'on la fasse, ce dont je doutais à vrai dire : j'ai toujours eu, concernant Moulins, mais aussi Montluçon, Guéret ou bien Châteauroux, sans oublier Nevers, l'opinion la plus négative, et il m'est impossible de penser à ces villes moyennes, en tout point moyennes, sans les imaginer s'élevant mollement au-dessus d'interminables plaines céréalières battues par la pluie, et, plus tard, à chaque fois que la nécessité me contraignait de traverser une de ces villes, je tremblais à l'idée d'y tomber en panne et d'être forcé d'y passer la nuit. À l'époque déjà, donc, je n'aimais pas Moulins, il n'était pas question pour moi d'aller traîner à Moulins, que ce fut au centre pénitencier ou à tout endroit de la ville. Tout en mesurant avec angoisse la distance décidément insuffisante et par trop variable qui nous séparait alternativement de la falaise, à gauche, et du ravin, à droite, je commençais à chercher le moyen de me sortir du piège créé par la sympathie qu'il éprouvait envers moi, ou bien que j'avais suscité sans le vouloir vraiment, dans la mesure où je n'avais aucune envie de visiter ses anciens co-détenus à la maison d'arrêt de Moulins, ni dans aucune autre maison d'arrêt d'ailleurs. Je dus âprement négocier afin qu'il me laisse à l'entrée de la ville, avançant qu'on m'attendait dès ce soir à Genève, alors qu'en réalité je n'étais attendu nulle part, rien ni personne ne m'attendait, pas plus à Genève qu'ailleurs, mais je lui fis comprendre qu'au contraire on m'attendait, ce qu'il finit par admettre, et de manifester sa déception en oubliant de me tendre la bouteille de gin pour le restant du trajet.

À Moulins, une jeune mère avec son fils encore nourrisson, qui travaillait en Suisse, m'embarqua jusqu'à Thonon-les-Bains, et nous parcourûmes quatre cents kilomètres en discutant tout du long, nous arrêtant même pour déjeuner sur une aire d'autoroute, déjeuner qu'elle m'offrit car elle gagnait bien sa vie et m'avait peut-être pris en pitié, avec ma tête à coucher dehors et mes affaires de miséreux, le sac à dos et la toile de tente. On

pouvait encore en ce temps-là, me dis-je, traverser le pays en auto-stop, alors qu'aujourd'hui, il faut payer, d'une manière ou d'une autre.

À Thonon, j'ai sorti la carte de randonnée de mon sac à dos et j'ai pris le sentier qui grimpait au sud de la ville, malgré l'heure bien avancée, pressé de quitter le monde des hommes, les vallées et les villes, et je passais ma première nuit en montagne, en lisère d'une forêt escarpée, admirant la nuit qui engloutissait doucement le lac Léman et faisait jaillir les lumières des cités bientôt endormies.

2 JUILLET 1988

Avec Hélène, nous jouions au tennis de table. Nous y jouions tous les soirs, dans la salle attenante au bar d'un complexe culturel — on y proposait des concerts de rock et des expositions d'art contemporain, le bar était ouvert tous les soirs, et certains soirs, on n'y croisait pas grand monde, mais Hélène toujours, elle y était, alors j'y allais aussi, pour elle, et nous jouions ensemble au tennis de table, tandis que les autres demeuraient au comptoir, on se rencontrait là-bas, on buvait une bière, et puis on allait jouer, je n'avais pas vraiment d'autre idée en tête nous concernant, j'aimais jouer avec elle, voilà tout, jusqu'à ce qu'elle m'embrasse et là, à partir de ce moment, j'ai eu d'autres idées en tête bien entendu.

Nous jouions au tennis de table, durant une bonne heure, immanquablement chaque soir, tous les deux, Hélène et moi, Hélène gagnait toujours, elle jouait me semble-t-il remarquablement, elle excellait dans l'art du contre, au contraire de mon jeu, centré sur l'attaque, et, dois-je admettre, inutilement spectaculaire. On dirait que tu tiens une raquette de tennis, disait-elle, une de ses rares paroles car elle ne disait pas grand chose, et moi non plus, nous jouions au tennis de table, j'ignore comment et pourquoi et d'où cette lubie nous étaient venue, car j'ai parfaitement oublié notre rencontre, et la seule chose dont je me souviens, c'est de ces interminables parties, chaque soir, je sais aussi que depuis ce temps-là, à chaque fois que je peine à trouver le sommeil, il me suffit de faire ce rêve machinal, je joue au tennis de table avec ou sans Hélène, et je finis par m'endormir, le souvenir que j'ai d'elle est vague et partiel, son visage, son corps, je ne m'en souviens plus, mais je me souviens assez bien de ses mains, et de ses doigts extrêmement fins, sur lesquels on devinait le filet bleu des veines, d'Hélène, c'est tout ce qui me reste, car après tout nous n'avons jamais fait l'amour, et d'elle je n'ai jamais eu droit à autre chose que ces parties de tennis de table et un baiser tandis que je m'étais approché d'elle, de l'autre coté de la table de tennis de table, pour aller ramasser une balle à ses pieds, mais étrangement, ce baiser, d'une certaine manière, pourrait être le point de départ de cette histoire, j'aurais pu tout aussi bien commencer ce récit par ce baiser, ce baiser furtif au bord de la table de tennis de table avec Hélène, et de fil en aiguille, raconter comment le lendemain, le lendemain du baiser, je quittais la ville, en proie à la plus vive douleur, puis comment, en auto-stop, après moult péripéties, j'ai fini par débarquer à Thonon, au bord du Lac Léman, et comment, ayant échappé à la mort par deux fois, noyé dans les eaux d'un torrent furieux et englouti dans les abîmes d'un glacier, j'arrivais, sous la pluie, encore, à Méribel, non loin de l'endroit où la fourgonnette dont la cabine arrière était tachée de sang s'arrêta, et enfin comment, deux jours plus tard, je volai le véhicule de mes hôtes pour m'enfuir.

Après ce baiser, je sais juste que je suis devenu fou d'elle, Hélène, je suis rentré chez moi dans un état second, je l'ai appelée, je lui ai dit qu'il fallait qu'on se voit maintenant, ce soir, et elle a dit non, pas ce soir, « bientôt » elle a dit, ce soir je ne peux pas, et comme j'insistais, elle m'a expliqué, et pour m'expliquer, a raconté une histoire étrange, comme quoi elle vivait avec un homme, mais que cette relation allait cesser « bientôt », peut-être ce soir, elle avait promis, elle avait promis à cet homme qu'elle ne le quitterait pas avant le lendemain matin, elle lui avait promis une dernière nuit, si j'ai bien compris, si je me souviens bien, ou était-ce une semaine ?, « bientôt », je n'avais qu'à patienter en somme, une nuit, quelques nuits tout au plus, et tandis que j'écris aujourd'hui, trente ans après les faits, cette histoire, je continue comme autrefois à ne pas mettre en doute sa parole, mais je me demande pourquoi je n'ai pas à l'époque pris mon mal en patience, pourquoi j'ai au contraire traversé la ville au milieu de la nuit, à pied, pourquoi je me suis précipité chez elle, pourquoi j'ai tambouriné à la porte de son appartement, pourquoi j'ai hurlé pour qu'elle m'ouvre, ruinant ce qui devait être la dernière nuit avec l'homme qu'elle tenait par sa promesse, me comportant d'une manière insensée, ridicule et si peu avisée, car il aurait peut-être suffi d'attendre, si j'avais attendu, mon tour serait venu, un de ces soirs après la partie de tennis de table, il me suffisait d'insister paisiblement, alors qu'aujourd'hui je cherche des mots pour écrire le récit de cette nuit, une sentiment d'étrangeté me saisit, et ce n'est pas tant son histoire à elle, l'histoire de ce baiser et de la promesse qu'elle avait faite, qui me semble étrange, mais la manière dont j'ai ruiné non seulement la dernière nuit qu'elle avait accordé à son homme, mais aussi toutes les nuits futures qu'avec elle il m'était possible d'espérer, comment j'ai anéanti toute une série de possibles en une soirée catastrophique, buvant toute la nuit vautré sur le paillasson à l'entrée de la porte close de son appartement, couché à même le sol, étalé dans le couloir, trente ans plus tard je pense à cette nuit et je ne crois plus comme autrefois que ce comportement malheureux ait été inspiré par la passion amoureuse, mais je devine qu'il relevait plutôt de la peur, et c'est accablant qu'il ait fallu attendre trente ans pour que j'admette enfin qu'Hélène m'impressionnait, car j'étais alors bien jeune, inexpérimenté, tandis qu'elle avait pour elle quelques années de plus, une aisance dans le monde que je n'avais pas, un homme plus âgé dans son lit, un journaliste je crois, alors que moi, je n'étais personne, un étudiant en rupture de ban, un buveur, et ce que j'entrevoyais à travers elle, tout un monde, paraissait tellement inaccessible, trente ans plus tard, écrivant ce récit, je suis en proie au regret le plus intense, et c'est avec amertume que j'imagine là, aujourd'hui, disposer du pouvoir d'avoir à nouveau vingt ans, avec ce que je sais maintenant, rencontrer à nouveau Hélène, jouer de nouveau au tennis de table avec elle, et, quand elle m'accorderait à nouveau ce baiser, attendre patiemment mon heure, l'attendre, elle, et tous les possibles que j'imagine désormais, et, imaginant cela, me vient aussi à l'idée que j'insulte le présent, raison pour laquelle la plupart des

gens se défendent au soir de leur vie d'éprouver des regrets, mais en repensant à Hélène et à cette nuit, je ne peux m'empêcher d'éprouver un sentiment de ratage, et je m'en veux bien sûr.

À l'aube, je me suis redressé avec peine, le silence régnait dans le couloir de l'immeuble où elle avait passé la nuit avec l'homme de la promesse, mais alors, il était déjà trop tard, j'étais déjà parti, trop tard pour Hélène, et trop tard pour tout une part de ma vie que je ne connaîtrais jamais, ce qui eut été possible, tout ce que j'imagine maintenant, j'ai laissé les bouteilles et mes rêves éparpillés sur le palier, et je suis descendu dans la rue, le soleil d'été se levait derrière la rocade en construction, j'ai traversé la ville pour rentrer chez moi. Max, qui squattait à mon appartement depuis quelques semaines, depuis que ses parents lui avaient coupé les vivres, et que mon frère l'avait jeté de chez lui, était encore endormi, et tout en préparant le contenu de mon sac à dos, je l'ai réveillé doucement, Max, je m'en vais Max, je te laisse les clés, tu peux rester autant que tu veux, et quand tu décideras de partir, laisse les clés sous le pot de géranium à l'entrée, et deux mois plus tard, à mon retour, j'ai retrouvé les clés sous le pot de géranium, et Max était parti s'installer ailleurs dans le quartier.

En attendant qu'une automobile s'arrête pour me prendre, à la sortie de la ville, vers l'est, je ne pensais déjà plus aux événements de la nuit passée, Hélène, déjà, avait été effacée de ma mémoire. Comment la passion la plus intense peut-elle s'effondrer en un laps de temps aussi bref, être consumée en aussi peu de temps ? Peut-être, confronté à la douleur la plus intolérable, je n'eus pas d'autre choix, compte tenu de ce que j'étais à l'époque, que de changer brutalement de récit, la veille encore je jouais au tennis de table avec une jeune femme, qui m'avait accordé un baiser, le lendemain, j'étais en route vers l'est, vers les montagnes, avec pour tout bagage un sac à dos et une vieille toile de tente même pas étanche, au bord de la route, à la sortie de la ville, luttant contre les effets de l'alcool ingurgité la veille, j'attendais l'automobile qui devait me sortir de ce ratage, j'étais déjà parti, Hélène, j'avais déjà oublié son visage et sa voix, le matin-même j'avais déjà oublié, cette nuit-là, étalé dans le couloir sur son paillasson au milieu des canettes de bière, j'avais pris ma décision sans doute, je n'ai jamais revu Hélène, je n'ai jamais cherché à la revoir, même en septembre, quand je rentrai enfin chez moi, il ne me vint même pas à l'idée de retourner au complexe culturel, de traîner autour de la table de tennis de table, d'aller sonner à la porte de son appartement, Hélène m'était tout à fait sortie de la tête, et ce n'est qu'aujourd'hui, écrivant ce récit, qu'à nouveau je pense à elle.

15 SEPTEMBRE 1988

Au début du mois de septembre, je suis rentré chez moi. Je n'avais plus un sou depuis quelques jours et j'avais fait la manche à Carcassonne, à Mazamet, puis à Cahors, devant la Cathédrale, mes vêtements et mes chaussures partaient en lambeaux, mon corps, maigre et décharné, ne me portait plus qu'à peine, une barbe de deux mois me barrait le visage, et en débarquant à la gare, il me semblait que la ville avait changé de part en part, bien qu'elle n'eut pas changé d'un iota en réalité, je remontais à pied le boulevard et suivais la grande avenue jusqu'au quartier dans lequel j'étais censé habiter. La clé sous le pot de géranium, Max avait laissé un mot, il me remerciait, espérait que tout allait bien, il avait vu ma mère, elle lui avait dit que j'étais en montagne, que je l'avais appelée en juillet, que tout allait bien, il me donnait une nouvelle adresse, l'appartement était tout à fait dans l'état dans lequel je l'avais laissé en partant, sans doute un peu plus propre, Max avait fait le ménage, mais cet appartement me semblait parfaitement étranger. Je ne me souvenais plus comment je m'y étais pris pour l'habiter, je ne me souvenais plus d'ailleurs comment j'avais fait pour vivre quelque part avant mon départ, il semblait que je retournais dans un lieu autrefois habité, plusieurs décennies après l'avoir abandonné, les objets étaient à leur place, mais ils ne m'étaient en rien familier, je déposais mon sac à dos et la toile de tente dans un coin à l'entrée de la cuisine, et, durant le mois qui suivit, je m'efforçais de réapprendre à vivre dans cet appartement, dans la rue adjacente, puis dans cette ville, avec lenteur, précautionneusement, je me réappropriais les objets, j'investissais progressivement l'espace, l'appartement d'abord, la rue ensuite, puis, avec peine, la ville.

Durant trois semaines, je fis de la parole un usage extraordinairement limité, j'étais comme soudainement privé de parole, la nécessité d'aller au dehors, alors pourtant que je venais de passer deux mois entier au-dehors, me pesait, acheter du pain à la boulangerie, acheter du tabac chez le buraliste, de quoi manger à l'épicerie, constituaient autant d'épreuves. Je me souviens qu'à l'époque, je n'avais pas le téléphone. En conséquence, je n'appelais personne. Et comme je ne croisais personne de ma connaissance dans les rues adjacentes à l'appartement, et ne m'aventurais pas hors des limites du quartier, il se disait, ai-je appris plus tard, dans le courant de l'automne, quand j'étais revenu à la civilisation pour ainsi dire, qu'on me croyait bel et bien disparu, volatilisé, et peut-être mort.

13 JUILLET 1988

Un matin, j'ai été réveillé par des ombres immenses qui se dessinaient à contre-jour sur la toile de ma tente. Trois grands chevaux à la robe noire dévoraient le contenu d'un sac en plastique que j'avais attaché à un piquet de ma tente. Parce que la matinée était fraîche, j'avais dormi plus qu'à l'habitude. Le pré au milieu duquel j'avais installé mon campement verdoyait avec une intensité dont jamais il ne m'a été donné de faire à nouveau l'expérience. Je me trouvais au-dessus d'un col, non loin de la frontière suisse, je me souviens d'un lac de montagne que j'avais contourné la veille. Il m'est difficile d'identifier sur une carte le lieu de mon souvenir. Je crois que le lac se nommait « le lac vert », mais en suivant le tracé du sentier sur la carte, je tombe sur le lac d'Anterne, qui pourrait tout aussi bien être le lac auquel je songe. À l'époque, les chemins de randonnée n'étaient pas aussi fréquentés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les rencontres étaient rares, on pouvait marcher des journées entières, même au cœur de l'été, sans parler à personne, n'ayant personne à qui parler. De l'index, je suis le tracé du GR5, depuis Samoëns jusqu'à Contamines. En examinant la carte, en transformant les couleurs et les courbes de niveau en images, j'imagine les paysages. Sur internet, je cherche des photographies publiées par des randonneurs ou des touristes. Certaines me rappellent vaguement quelque chose, d'autres non. Les chevaux, le pré verdoyant, le soleil qui se levait doucement dans l'échancrure du col, voilà ce dont je me souviens. Mais ces souvenirs ne sont portés sur aucune carte. Et aucun touriste n'a fixé la scène sur son appareil photographique. Sur les blogs je parcours les pages censées rendre compte de ces randonnées, mais ces comptes-rendus ne racontent rien, il semblerait que les protagonistes n'aient fait que marcher d'un endroit à un autre, sans que rien ne se passe de notable, et, en les lisant, je me dis qu'il serait plus profitable de me contenter d'étudier une carte.

Qu'espérai-je au juste découvrir ? De nouveaux éléments susceptibles d'apporter de l'eau au moulin de ce récit ? Une ambiance particulière, des odeurs, des sons, des couleurs, qui font souvent défaut à mes souvenirs ? Épaissir l'arrière-plan émotionnel de ces souvenirs, leur donner une consistance supplémentaire ? C'est peine perdue : tu ne peux rendre réels ces souvenirs, du seul récit de ces souvenirs tu devras te contenter.

Au début des années 2000, alors que j'avais entrepris d'écrire sur mes années d'enfance, j'ai pris la décision de retourner dans la cité Bellejouanne, à Poitiers, où j'étais né et j'avais grandi, plutôt mal que bien, afin d'améliorer pour ainsi dire la qualité de mes souvenirs, espérant que leurs contours gagnent en précision, et qu'en visitant pour ainsi dire les lieux du crime vingt ans après, des scènes antiques se déploient avec plus de netteté. Je me souviens en train de regarder la cour de l'école primaire coincée entre les

immeubles, la cour goudronnée semble-t-il tout exprès pour que les gosses s'y déchirent les genoux, la cour aussi vide qu'elle l'était autrefois, du goudron et c'est tout, en train de regarder donc la cour, appuyé au portail d'entrée, regardant, regardant vaguement vers le préau, les bâtiments aux fenêtres closes, de hautes grilles entourant l'ensemble scolaire comme s'il s'agissait d'y parquer des bêtes féroces, ou au contraire de protéger les occupants de bêtes féroces, et, alors que je regardais, non seulement aucun souvenir nouveau ne m'est venu à l'esprit, mais les souvenirs dont je croyais disposer s'étaient tout bonnement évanouis. J'étais pour ainsi dire tétanisé devant cette cour d'école goudronnée, exactement comme l'enfant que j'avais été, tétanisé en entrant chaque matin dans cette cour d'école goudronnée, l'esprit parfaitement évidé, élagué de toute forme et de contenu, et c'est tout ce que j'ai pu apprendre de ce retour à la cité de mon enfance, ressentir l'état dans lequel j'étais enfant en l'éprouvant à nouveau transporté dans les mêmes lieux, en marchant vers la piscine, en essayant de retrouver le pavillon que nous avions habité ensuite dans la cité américaine, au pied des immeubles d'où nous étions en quelque sorte descendus comme le singe descend de l'arbre pour devenir un homme, croyait-on, ou comme le prolétaire imagine entrer dans la classe moyenne en passant du huitième étage de son HLM au plain-pied d'un lotissement périurbain, en cherchant je ne sais quoi du côté du centre commercial, dont les boutiques désormais, à l'orée de ce nouveau millénaire, avaient fermé, leur devanture barrée d'un large panneau À VENDRE, et quelques habitants, des femmes noires promenant leurs gosses dans la poussette, les tissus colorés des femmes et les longues robes des hommes, la cité était devenue un grand village africain, dans mon enfance, on y croisait surtout des Espagnols et des Portugais, des manouches aussi, et tout le prolétariat qui travaillait aux usines établies à la sortie de la ville, plus tard, après notre départ, les Turcs et les Maghrébins y avaient trouvé refuge, laissant dans la dernière décennie la place aux immigrés venus d'Afrique noire, mes souvenirs n'avaient laissé aucune trace dans la cité, j'aurais dû y penser avant, quelle idée étrange avais-je eu en retournant dans la cité, et du reste, j'y suis retourné une seconde fois, j'y ai même vécu quelques mois, au quatrième étage dans un immeuble surplombant la maison de retraite où la mère de mon père avait fini ses jours, mais c'était là un autre récit, d'autres souvenirs, et je n'éprouvais alors durant ces quelques mois aucune espèce de nostalgie.

L'année suivante, après mon divorce, mon ex-épouse avait cru bon de m'envoyer par camion des cartons contenant écrivait-elle, sur le petit mot qui accompagnait les colis, remis en main propre par le transporteur, « ce qui t'appartient », l'encre suintait l'amertume et le reproche, elle essayait de se débarrasser entièrement de l'homme qu'elle avait connu, et moi je me sentais en retour embarrassé par ces cartons, ne disposant pas de place suffisante pour les entreposer. Dans ces cartons se trouvait une multitude de cahiers et de

carnets, rédigés dans la seconde moitié des années 80, un bon millier de pages au bas mot, toutes manuscrites, souvent illisibles, des notes prises en vue de la rédaction de récits plus élaborés qui jamais n'atteignirent cet état d'achèvement, et, quelques mois plus tard seulement, j'ai ouvert ces cartons, j'en ai extirpé cette multitude de cahiers et de carnets, j'ai entrepris d'en déchiffrer le contenu, et il m'a semblé en les lisant que celui qui les avait écrits m'était devenu en grande partie étranger, comme si je découvrais le legs laissé par un grand-oncle décédé, dont l'existence était demeurée jusqu'à présent secrète. J'ai par la suite classé et rangé ces cahiers et ces carnets dans des cartons d'archives datés et numérotés, et ce n'est qu'aujourd'hui que je les ouvre à nouveau en espérant retrouver des traces écrites du récit qui m'occupe désormais. Mais je ne trouve rien. À partir du mois de mai 1988, alors que je m'obstinais à tenir ce journal durant les cinq années précédentes, je cessais soudainement d'écrire dans ces cahiers et ces carnets. Il n'est absolument pas question d'Hélène, nulle part je n'écris ce prénom, ni de tennis de table, la manière dont ensuite j'ai gagné les Alpes, et mon périple de deux mois à travers les montagnes, l'épisode scabreux dont l'examen a fait l'objet de ce récit, quand j'ai volé la voiture de mon hôte terrassier aux Établissements RTP-Roger, il n'en est pas fait mention non plus, tout se passe comme si les événements vécus cet été-là avaient, par leur intensité, réduit à néant ma capacité à écrire. Il y a là quelque chose de paradoxal, dans la mesure où j'aspirais à l'époque, et ce désir est formulé explicitement dans mes journaux intimes, à vivre avec plus d'intensité, je ne cessais d'espérer qu'il se passe enfin quelque chose, il me semblait à l'époque que l'accumulation d'expériences, ou, pour être plus précis, d'aventures, constituait la voie royale sans laquelle on ne pouvait pas prétendre échapper à la médiocrité, et qu'ayant vécu ces expériences, de vastes récits se déploieraient instantanément, sans aucun effort de ma part sur la page. Le fait est que s'ils se déploient, seulement aujourd'hui et trente années plus tard, c'est un déploiement en tous points laborieux, pas du tout spontané, et qui requiert des efforts notables.

QUITTER LA VILLE

Parce que j'étais ivre, ivre et malheureux, ivre et malheureux et passablement en colère, en colère contre elle, ivre à cause d'elle, mais aussi parce qu'en rentrant je me suis rappelé que Max dormait à l'appartement, alors que j'avais justement cette nuit besoin de la plus parfaite solitude, ou plutôt ce matin, vu ce qu'il restait de nuit, cette nuit déjà suffisamment gâchée, Max, pauvre Max, je n'avais pas le cœur à le jeter dehors non, car il n'avait alors nulle part où aller, je n'avais pas le cœur à le soutirer au sommeil et l'envoyer sur le trottoir, quand bien même c'était mon appartement, qu'il n'y logeait qu'à titre provisoire, non, vraiment, si Max n'avait pas dormi à l'appartement ce soir-là, peut-être me serais-je vautré sur le lit, peut-être aurais-je sombré dans un sommeil d'ivrogne, et peut-être, sans aucun doute, aurais-je en dormant ravalé ma rancœur, et le matin, à mon réveil, j'en aurais été quitte pour un accès de honte, après quoi je pouvais tout de même m'excuser auprès d'elle, et caresser l'espoir qu'elle me pardonne, après tout, n'était-ce pas justement l'effet de ma fougue et de ma jeunesse, peut-être même avait-elle été en réalité charmée par cet excès de passion, par ma radicalité, et peut-être aurais-je eu droit dans les jours qui suivirent à une seconde chance, au lieu de quoi, comme Max était allongé sur le canapé, que j'avais le désir absolu de me trouver absolument seul, mais pas le cœur à le jeter dehors, ce pauvre Max, où donc aurait-il pu se réfugier, je me suis jeté dehors moi-même, j'ai rempli à la hâte le sac à dos, quelques affaires de rechange, une carte de France et un poste de radio portatif, j'ai écrit un petit mot à Max, que j'ai laissé sur la table de la cuisine, en lui expliquant où ranger les clés, sous le pot de géranium, avec le numéro de téléphone de ma mère, et je suis parti à pied, j'ai traversé la ville d'ouest en est, après quoi j'ai fait du stop, et, en y pensant, je me demande aujourd'hui si le but secret de toute cette histoire n'avait pas été depuis le début justement de quitter la ville, c'est-à-dire quitter cette vie-là, l'appartement, Max, les études, peut-être avais-je seulement envie d'aventure, et que si j'avais pourri littéralement cette soirée et la nuit qui l'avait suivie, c'était, pour ainsi dire de manière inconsciente, afin d'être contraint à la disparition, de me trouver dans une situation dans laquelle je n'avais plus, selon mes critères, le choix.

SYNTHÈSE

Au début du mois de juillet 1988, je mis brusquement un terme à mes études de philosophie, m'abstenant de présenter les oraux de licence alors que j'avais, apprendrais-je seulement plus tard, réussi, de justesse, les écrits, à cause d'une fille prénommée Hélène, avec laquelle j'avais joué tous les soirs depuis plusieurs semaines au tennis de table, et qui m'avait finalement consolé de mes innombrables défaites en m'accordant un baiser, et, parce qu'elle s'était refusée à moi au motif d'une obscure promesse faite à un homme, un journaliste, je quittais la ville en auto-stop pour gagner les abords du Lac Léman, après quoi j'entamais une longue randonnée à pied à travers les Alpes, ponctuée de quelques incidents notables, la traversée d'un torrent en crue sous l'orage, la descente sur un glacier instable, et, de manière plus inattendue sans doute, un séjour chez un couple qui me parut étrangement menaçant, et que je finis par quitter en dérobant la voiture de l'homme, lequel m'avait fait des avances explicites, après quoi je changeais de massif et continuais mon périple dans le plus grand dénuement, condamné à faire la manche sur le chemin du retour, lequel fut accompli aux environs de début septembre, mois durant lequel, non sans difficulté, je repris le cours d'une vie normale, ne retrouvant que progressivement l'usage de la parole, juste à temps pour passer finalement à la fin du mois les oraux de licence avec succès.

LA VRAIE VIE

J'ai dit à mon frère, tu te souviens quand on était jeune, comme on parlait toujours de ce qu'on appelait « la vraie vie ». Ce que ça voulait dire, « la vraie vie ». Il se souvenait bien sûr. Comme s'il y avait une vie fausse, et une vraie, une vie de mensonges et une vie qui ne mentait pas. Tu vois, j'ai dit, d'une certaine manière, ce qu'on paye aujourd'hui, c'est tout ce temps passé à explorer ce que nous appelions la vraie vie, ces coups de sang qui font que tu plaques tout ce que tu as, le boulot, les études, les amis, ta femme, pour aller voir ailleurs, ce truc qui fait que tu finis toujours par tout gâcher, gâcher une carrière prometteuse, gâcher un esprit brillant, gâcher une relation amoureuse. Oui j'ai dit, dès qu'on commence à réussir, à peine on a fini de s'installer, faut qu'on aille voir ailleurs. La vraie vie. Irrésistiblement, on est amené à décevoir. Au désespoir de nos parents. Au désespoir de tous.

30 AOÛT 1988

Sur le parvis de la cathédrale de Cahors, accablé par le soleil et la misère, j'ai posé mon sac à dos contre un muret en pierre claire, je me suis assis par terre, sur les pavés, et j'ai déposé ma casquette retournée à mes pieds. À la terrasse d'un bar situé dans une rue adjacente, j'avais dépensé mes derniers sous pour une bière, et j'étais cette fois bel et bien complètement à sec. J'avais passé la semaine à remonter doucement vers le nord-ouest, depuis Carcassonne en passant par le Haut Languedoc, à Mazamet, j'avais pris le bus pour Figeac et bifurqué ensuite en direction du Quercy écrasé de chaleur. Mes chaussures trouées à plusieurs endroits, les semelles creusées au talon, la toile de tente déchirée, le porte-monnaie vide : c'en était assez. Il me fallait gagner quelques francs pour manger, puis trouver dans un parc en bordure de la rivière un abri pour la nuit, après quoi, j'étais décidé à prendre le train le lendemain, je paierais par chèque, un chèque en bois naturellement, qu'importe. Il fallait que je rentre chez moi.

En m'efforçant de me remémorer cet après-midi-là, assis sur le parvis de la cathédrale de Cahors, faisant la manche, n'obtenant qu'une poignée de centimes, de quoi acheter du pain, pas plus, je ne cesse de penser à une autre journée durant laquelle j'ai fait la manche, à Santander, en Espagne, une douzaine d'années plus tard. Installé non loin de l'embarcadère, sur un banc de granit, je jouais de la guitare pour les passants et les voyageurs en provenance ou à destination de Plymouth. Je voudrais écrire au sujet de cet après-midi à Cahors, et je suis irrésistiblement porté à écrire au sujet de cette matinée à Santander, et il me semble à cet instant, à l'instant où j'écris, qu'il m'est impossible de ne pas écrire dès maintenant au sujet de cette matinée à Santander, au risque de perturber gravement la marche de ce livre, laquelle était déjà gravement perturbée de toute façon. Mais, bien que ce détour par Santander représente du point de vue narratif une sorte d'aberration chronologique, il pourrait toutefois être justifié, si tant est que j'aie besoin de justifier ici quoi que ce soit, dans la mesure où je souhaite par-dessus tout ici m'efforcer d'être le plus honnête qu'il est décemment possible de l'être, et si Santander s'impose à Cahors, là, maintenant, il me faut suivre cette inspiration, car d'une certaine manière, c'est ainsi que les choses se sont passées, faire la manche à Cahors annonçait déjà la manche à Santander, les deux événements sont liés plus intimement qu'il n'y paraît.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 2002, aux abords de l'embarcadère des ferries en partance pour Plymouth, assis sur un banc, j'ai déposé à même le sol une casquette renversée, avec un petit écriteau en carton sur lequel était noté, en espagnol : « pour manger », et j'ai joué de la guitare pendant quelques heures, chaque matin, aux heures des départs et des arrivées des bateaux, n'étant payé de mes efforts que par une poignée de pièces jaunes,

de quoi acheter du pain et, de temps en temps, du vin. Au bout de trois semaines à Santander, ayant survécu dans la plus grande misère, Aparecida et moi avons convenu que c'en était assez, et qu'il valait mieux que je rentre chez moi. Il restait un peu d'essence dans la 4L, de quoi pousser jusqu'après la frontière, après quoi, plongé dans l'angoisse la plus absolue, j'ai fait le plein sur une aire d'autoroute non loin de Bayonne, payant avec un chèque en bois. J'ai roulé toute la nuit jusqu'à chez moi, traversant les Landes secouées par une tempête gigantesque.

SEPTEMBRE 1988

À mon retour, j'ai examiné avec circonspection le courrier qui s'était accumulé dans la boîte aux lettres. Entre deux lettres de réclamation pour loyers impayés et factures d'électricité non honorées, il y avait ce courrier de l'université me convoquant aux épreuves orales de licence pour la fin du mois. N'ayant pour ainsi dire suivi aucun des cours proposés durant l'année scolaire, et pas vraiment disposé à contacter d'autres étudiants pour prendre connaissance des sujets abordés, je songeais à tirer un trait définitif sur mes études, considérant qu'après tout, il s'en était fallu d'assez peu que je devienne un mois plus tôt conducteur d'engin de terrassement chez les Établissements RTP-Roger, il s'en était fallu d'un rien finalement, une main sur la cuisse, des taches de sang à l'arrière du véhicule, une bâtisse délabrée et des chiens décharnés, une géologue autrichienne et une petite fille muette, et puis j'ai retrouvé dans la pile de papiers accumulés sur la table de la cuisine la liste des cours de licence de philosophie de l'année passée. L'épreuve orale que j'avais éludée au mois de juin, et qu'on me proposait généreusement de repasser au mois de septembre, portait sur la théologie apophantique, il était question des noms divins chez Denys l'Aréopagyte, et de l'hénologie chez Plotin, deux auteurs dont j'ignorais absolument tout. Comme bien des étudiants ayant lu Nietzsche et nourris aux laits amers de la phénoménologie, alors en vogue à la faculté, je n'éprouvais pour la philosophie antique qu'indifférence, et n'avais jamais lu de Platon ou d'Aristote que des synthèses de seconde main, le Moyen-Âge me semblait constituer le triomphe de l'obscurantisme, et l'antiquité tardive un millénaire durant lequel la philosophie tout entière s'était abîmée dans le néant ou pire, la religiosité. Malgré tout, sans doute parce que je n'avais alors rien de mieux à faire, et, pire encore, aucun désir de faire quoi que ce soit, j'ai rassemblé tout le courage dont j'étais capable pour accomplir à pied le trajet de chez moi jusqu'à la bibliothèque municipale, et j'ai emprunté le premier volume des Énnéades de Plotin dans l'édition d'Émile Bréhier, ainsi que les œuvres de Denys l'Aréopagyte dans la collection des Sources Chrétiennes, et, durant les trois premières semaines de septembre, je les ai lus.

Il est difficile d'évaluer ce qui dans ces livres m'a séduit au point que je devais consacrer par la suite six années de ma vie à l'étude des philosophies de l'antiquité tardive. Le silence peut-être, je veux dire, ce silence que fait Plotin afin de se plonger dans la contemplation des réalités suprasensibles, le silence auquel contraint le Dieu de Denys, la dévalorisation de la discursivité, la découverte de ce que chaque mot recèle sa part d'inconnu, qu'en chacun de ces mots souffle un silence divin, dénonçant la vanité de nos motifs et nos raisons, qu'à l'origine de chaque mot, une sorte de trou noir aspire toute signification, qu'au cœur de chaque mot s'élève la menace d'une ruine du langage tout entier. Au retour de mon périple à travers les Alpes et le centre

du pays, j'avais été moi-même condamné en quelque sorte au silence. Après deux mois de marche quotidienne, j'étais comme sous le choc, hébété, incapable d'adhérer au monde qui m'entourait, parfaitement distant, perdu dans une sorte de néant. Ces auteurs donnaient du sens à ce silence qui m'effrayait, le valorisait, le transformait en expérience précieuse, spirituelle. À l'issue de l'épreuve orale, je demandais aux deux enseignants qui m'avaient écouté s'il m'était possible de consacrer un mémoire de maîtrise sur l'expérience du silence chez Plotin : ils m'encouragèrent vivement dans cette voie, les travaux dans ce domaine, l'antiquité tardive, demeurant encore fort rares à l'époque, toutefois il me faudrait apprendre le grec, et sans doute aussi le latin.

Il est également difficile de retracer le fil des événements qui lia mon départ de la ville à la fin du mois de juin et ma conversion à la spiritualité antique quand je rentrais chez moi en septembre. Ce qui dépend de nous, dans cette succession d'événements, paraît assez ténu. Un seul corps sans doute a vécu tout ce temps, mais la mémoire a opéré son jugement et rend distincts quelques épisodes : le récit fait ce qu'il peut pour donner du sens à la suite qu'ils constituent. Peut-être, si je prenais la peine d'écrire à nouveau le récit de cet été dans une dizaine d'années par exemple, d'autres souvenirs me viendraient et j'articulerais autrement les chapitres, supprimant des paragraphes, en ajoutant de nouveaux. Il me vient l'idée étrange qu'à l'avenir je pourrais tout simplement me contenter de raconter, et raconter encore, cette histoire, l'augmentant ou la réduisant, un peu comme ces photographes qui chaque jour prennent un cliché du même paysage, changeant selon l'heure du jour et l'orientation de la lumière. Je radote, dit Delphine, qui s'amuse de me le faire remarquer, je radote, comme ces vieux avec leurs souvenirs de guerre. Mais ils sont tous morts désormais, ces vieux, on ne les entend plus, on ne les entend plus radoter, non.

AOÛT 2015

L'autre jour, au cours d'un repas de famille, nous discutions mon frère et moi avec un groupe d'invités, venus tout exprès pour fêter l'anniversaire de notre mère. Tout le monde buvait sec et l'assemblée comptait de sacrés causeurs, des raconteurs d'histoire comme on n'en rencontre aujourd'hui que trop rarement. Il y avait là un comédien, qui s'était illustré notamment dans une série télévisée populaire, mais aussi au festival d'Avignon, un éleveur de brebis, qui connaissait bien les montagnes où je vis aujourd'hui, et sa compagne, assistante sociale dans les Ardennes, une moniale appartenant à la Compagnie des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, qui nous écoutait avec une vive curiosité et faisait preuve, quand elle intervenait dans les conversations d'une acuité remarquable, une professeur de lettre officiant dans un lycée français en Autriche, qui s'apprêtait à traverser l'océan Atlantique pour rejoindre son mari, un homme d'affaires, à New York, et quelques anciens somnolant, qu'on n'entendait guère. Comme il arrive, l'alcool aidant, à ceux qui ont des histoires à raconter, le comédien s'était lancé avec verve dans le récit des aventures qu'il avait vécues dans ses jeunes années, comment par exemple il avait été capable par amour de traverser une partie de l'Europe, rencontrant sur le chemin d'autres femmes que celle pour laquelle il avait entrepris ce périple, s'arrêtant à Hambourg alors qu'il était censé se rendre à Oslo, ou bien passant deux jours à Prague avec une inconnue, alors qu'il avait une amie à retrouver à Klagenfurt. Et d'autres histoires dans ce genre. L'entendre à délié la langue de mon frère et il s'est mis à raconter à son tour une histoire que je ne l'avais jusqu'à présent jamais entendu raconter, qui datait de l'époque où il s'était enfui en Normandie, près de Caen, qu'il avait passé l'été à squatter à droite et à gauche pour finir dans un camping juste au début de l'hiver, logeant sous une tente à peine assez grande pour qu'il puisse y ranger son propre corps et ses affaires, qu'il avait traversé une sale période, après avoir consommé des champignons hallucinogènes, qu'il était devenu accro à ces champignons, que ça lui avait valu des nuits d'angoisse indescriptible, qu'il avait vécu un véritable enfer à se débattre seul, sous une tente minuscule dans un camping de la banlieue de Caen, en plein hiver, qu'il avait bien cru mourir, plus d'une fois il s'était vu mort, en proie à d'atroces cauchemars, des cauchemars mortels, mais que c'était encore pire s'il essayait de s'endormir sans avoir pris sa dose de champignons, et qu'à la fin il était véritablement devenu fou, à cause de la solitude, des champignons, du fait que sa vie n'avait absolument aucun sens, et qu'il n'était finalement sorti de cet enfer que par une succession de miracles, et, quand mon père l'avait récupéré, il n'était plus qu'une loque, qu'il garde encore aujourd'hui au fond de lui un creux, un vide, un abîme d'angoisse, qu'il effleure parfois quand il ressent le manque, qu'il n'a plus rien à boire, car il boit, comme j'ai bu autrefois, avant d'arrêter, mais pas lui, arrêter, il n'y parvient pas, et je lui ai dit que je ne connaissais pas cette

histoire, qu'il ne m'en avait jamais parlé, et en l'écoutant, je voyais mon propre frère, avec lequel j'avais pourtant partagé tant d'histoires, se métamorphoser en une personne sensiblement différente de celle que je croyais connaître, pas tout à fait inconnue, non, mais sensiblement différente de celle que je croyais connaître. J'ai demandé à mon frère, c'était en quelle année cette histoire, et il m'a dit en 1988, alors j'ai fait le rapprochement avec mon été de 1988, je lui ai dit, à l'époque, je traversais les Alpes, pendant que tu sombrais dans la folie à Caen, je parcourais les Alpes à pied, alors il m'a demandé de lui raconter cette histoire, la mienne, qu'il ne connaissait que vaguement m'a-t-il avoué, que je ne lui avais jamais racontée dans le détail, il se souvenait seulement qu'à l'époque son ami Max avait aménagé chez moi, parce qu'il l'avait en quelque sorte mis dehors en quittant la ville pour aller à Caen, mais que j'avais accepté de prendre le relais en l'accueillant chez moi, nous étions alors tellement jeunes, tellement pauvres et tellement livrés à nous-mêmes, c'est vrai, a-t-il admis, c'est incroyable quand on y pense.

© 2016 by az'art atelier éditions
22 rue des Paradoux - 31000 Toulouse

Collection L'Orpailleur sous la direction de Christophe Havot
lorpailleur-edition.com

Peinture de couverture : Laurent Maginelle

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

ISBN 979-10-92667-40-0

DU MÊME AUTEUR

Un Débarras, Éditions L'Orpailleur, 2014.

Alpestres, Éditions L'Orpailleur, 2016.

Sauver sa peau, Éditions L'Orpailleur, 2016.

L'Émancipation des domestiques, 1ère édition : la P'tite Hélène, 2018, réédition Outsiderland 2024.

Moldanau, outsiderland 2023.

Perturbations sur les Hauts-Plateaux, outsiderland 2023.

Nous vivions comme si la fin du monde était imminente, outsiderland 2024.

ESSAIS :

Vivre Ici. Chroniques de l'arrière-pays, outsiderland 2016.

La Rivalité des Méthodes, outsiderland 2012.